

B

Les royautes hellénistiques du Proche-Orient :
l'Asie, l'Égypte

I. L'Empire gréco-asiatique des Séleucides (Haute Syrie-Mésopotamie)

1. *Formation et étendue de l'Empire séleucide*

Comme l'Empire d'Alexandre, celui des Séleucides n'a jamais eu de nom. On le désigne du nom du souverain régnant, comme roi de Syrie ou d'Asie. Le monarque séleucide était, en quelque sorte, pour employer une formule moderne, roi de Syrie et empereur d'Asie.

a. *Politique impériale de Séleucus I (312–280)*

Après la victoire et le partage d'Ipsos (301), Séleucus, qui avait déjà la Babylonie, reçut l'Arménie et la Syrie-Nord. En 281, sa victoire sur Lysimaque lui rapporte l'Asie Mineure. Maître de la majeure partie de l'ancien Empire perse, ce monarque, qui avait commencé par s'orienter vers l'Est asiatique, fixe sa capitale d'abord à Babylone, puis à Séleucie sur le Tigre. Sa politique continentale fit se détacher de son domaine les provinces occidentales maritimes, solidaires de l'économie méditerranéenne. Entraînées dans l'orbite de l'Égypte, les côtes de Phénicie, comme celles d'Ionie, relèvent de Ptolémée, maître de l'Égypte.

Après 300, Séleucus, qui avait échoué dans une tentative de reconquérir les provinces orientales et indiennes de l'Empire d'Alexandre, renverse sa politique continentale et se retourne vers l'Ouest.

b. *Antioche et Séleucie du Tigre, capitales impériales*

Après avoir reconquis la Syrie septentrionale, l'antique Naharina (entre Oronte et Tigre), Séleucus marque le but de ses nouveaux desseins en fondant, sur les bords de l'Oronte, une nouvelle capitale, la ville d'*Antioche*. Sur la côte nord-syrienne, près des bouches de l'Oronte et en face de Chypre, une cité-port est fondée: *Séleucie de Piérie*. La route de Séleucie d'Antioche, à Séleucie du Tigre forme l'artère vitale du nouvel Empire asiatique. Séleucie d'Antioche devient un des ports les plus considérables de l'Asie, tandis que Séleucie du Tigre, au profit de laquelle Babylone est dépeuplée, devient la métropole commerciale de l'Asie antérieure.

c. *Causes des futurs conflits égypto-asiatiques*

Cette nouvelle politique de Séleucus, tournée vers la Méditerranée orien-

tales, s'opposait à la politique d'hégémonie maritime entreprise par Ptolémée. Elle devait fatalement déchaîner, entre les deux monarchies, de longues rivalités et des conflits sanglants.

Le duel qui s'engagea entre les Séleucides et les Lagides n'avait pas pour objet principal un agrandissement territorial. Il s'agissait, pour les uns et pour les autres, de dominer les routes qui mènent de la Méditerranée aux Indes. Ces routes, au IV^e siècle, prennent une importance croissante du fait de l'orientation de l'Inde vers l'Occident et de l'importance croissante du développement de la Chine. Par la Mésopotamie et la Syrie-Nord, les Séleucides dominaient cette route dans sa partie continentale. Les Ptolémées en contrôlaient la partie méridionale et maritime, par la Mer Rouge et la Palestine.

D'autre part, la Phénicie, mieux placée que les cités grecques d'Asie Mineure en ce qui concernait les communications par mer, était encore devenue, depuis les conquêtes d'Alexandre, et surtout depuis le partage de son Empire, une position stratégique et commerciale d'une exceptionnelle valeur.

Aussi, la lutte pour la possession de la Phénicie et de la Palestine opposera-t-elle, pendant plus de trois quarts de siècle (275—198), les deux monarchies sœurs et les épuisera l'une et l'autre. Cette rivalité entre les Lagides et les Séleucides, comme autrefois entre les pharaons et les monarches d'Asie, est, on l'a vu, une des permanences de l'histoire proche-orientale (I, p. 423—429).

2. *La Syrie séleucide ou Haute Syrie*

L'Empire séleucide, qui s'étend des plateaux de l'Iran aux côtes de la Haute Syrie et de l'Asie Mineure, comprend soixante-douze provinces. Il possède plusieurs centres essentiels et distincts, dont les deux principaux sont la Haute Syrie et la Babylonie. Cet Empire est, en somme, la reconstitution des anciens empires mésopotamiens, désignés du nom de «*Royaume des Quatre Régions*» (Sumer, Accad, Elam et Amourrou ou Haute Syrie).

Sous Alexandre, l'ancienne satrapie perse d'Abarnahara (au-delà du fleuve — Haute Syrie), dont la capitale était Damas, garda sa vieille organisation intérieure. Après la mort du conquérant macédonien, la Syrie, en 320, est occupée par Ptolémée. Héritier des pharaons, celui-ci la regardait comme nécessaire à la défense et à l'approvisionnement de l'Égypte. De 318 à 301, la contrée syrienne est au pouvoir d'Antigone de Macédoine. Pendant toute cette période, «*les cités phéniciennes étaient toujours gou-*

vernées par leurs rois et les provinces de Syrie par les hyparques¹, ou gouverneurs grecs.

Après la défaite et la mort d'Antigone à Ipsos (301), la Syrie est dévolue à Séleucus. Mais Ptolémée, qui s'était empressé d'occuper la Palestine et la Phénicie, refuse de les évacuer et les gardera jusqu'en 198. Le Nahr el Kébir (Eleuthère), frontière septentrionale du Liban actuel, forme la ligne de démarcation entre les deux zones ptolémaïque et séleucide.

Géographiquement, la Syrie séleucide englobe les régions comprises entre le Taurus, l'Euphrate et le Nahr el-Kébir. Le nom de *Haute Syrie*, créé par les Séleucides, servait à distinguer le Nord de cette contrée de la partie méridionale, à laquelle on attachait de préférence le terme de *Coele-Syrie*. Celle-ci comprenait la Békâ, la région damascène, la Jordanie, la Galilée et la Judée, appartenant, sauf Damas, aux Ptolémées d'Égypte. La Phénicie, à l'exception de la ville d'Arvad, relevait, elle aussi, de l'Égypte ptolémaïque. Cette coupure de la contrée en deux zones politiques différentes se maintiendra durant tout le III^e siècle.

Très peuplée, la Haute Syrie forma quatre provinces: Antioche, ainsi nommée en souvenir d'Antiochus, père de Séleucus; Laodicée (Lataquié), du nom de sa mère Laodice; Séleucie sur la mer; et Apamée sur l'Oronte. Alep reçut le nom macédonien de *Béroé*. A l'est de Palmyre, la colonisation de Séleucus s'affirme à Doura-Europos, sur l'Euphrate (aujourd'hui Salahiyâ).

Roi de Syrie et empereur d'Asie, Séleucus a fait de la Haute Syrie, qu'il gouverne directement, son domaine principal, et, de la nouvelle ville d'Antioche, sa capitale à partir de 300. Damas, qui était, au temps des Perses, le siège de la satrapie et la plus importante des cités de Haute Syrie, est détrônée au profit d'Antioche, de même que Babylone a été dépeuplée au bénéfice de Séleucie sur le Tigre.

La Haute Syrie devient, sous les Séleucides, une seconde Macédoine. Son choix, par ces derniers, comme centre de l'Empire, était commandé par leur désir d'assurer leurs communications maritimes avec le monde hellénique et d'être à portée des monarchies rivales d'Égypte et de Macédoine.

Pour la première fois dans l'histoire, la Haute Syrie, ce vieil Amourrou ou Ouest, l'une des «Quatre Régions» des anciens empires mésopotamiens, est devenue le centre d'un grand Empire. Ce rang, qu'elle doit maintenant à son rôle de route menant de la mer hellénique vers Babylone et l'Iran, en fera, sous les Gréco-Séleucides, et pendant plusieurs siècles, le centre de la vie politique et commerciale de l'Asie antérieure. Porté des bords de l'Euphrate et du Tigre aux rives de l'Oronte, ce centre ne sera reporté sur

¹ F. M. Abel, *op. cit.*, II, p. 128.

le Tigre que sept ou huit siècle plus tard, à l'époque des Califes Abbassides de Bagdad (762—1250 ap. J.-C.).

3. *Babylone, Iran et Asie Mineure*

a. *La Babylonie séleucide*

La seconde province principale de l'Empire séleucide est la Babylonie, qui englobe tout le pays mésopotamien. Assumant directement le gouvernement de la Haute Syrie, Séleucus laisse à son fils, le futur Antiochus I, qu'il avait associé au trône, l'administration de la Babylonie et des provinces orientales de l'Empire. Antiochus avait fixé sa résidence à Séleucie sur le Tigre, qui, détrônant Babylone, devient la nouvelle capitale de la Mésopotamie. Quoique Antioche soit la première capitale et la cité la plus importante de l'Empire, Séleucie sur le Tigre lui est à peine inférieure en importance.

b. *L'Iran séleucide*

En Iran, l'Empire séleucide s'étend jusqu'à la Caspienne et à la frontière indienne. La Perside, la Médie, la Bactriane, la Parthie, l'Hyrcanie, forment les provinces supérieures de l'Empire. Rattachées à la Babylonie, la plupart de ces provinces recouvreront leur indépendance entre 275 et 250.

La Bactriane, qui englobait la plaine septentrionale d'Afghanistan, se constitue en un Etat indépendant sous l'autorité du gouverneur Diodote, dynaste d'origine grecque (250). Ce royaume gréco-bactrien tiendra un rôle important au point de vue de la pénétration de la civilisation hellénistique en Asie. Nulle part, en effet, Grecs et Iraniens, malgré leurs origines et leurs types de vie différents, n'établiront une association politique et culturelle plus cohérente ni plus solide.

c. *L'Asie Mineure*

Bien que l'Asie Mineure fût attribuée à Séleucus, celui-ci, qui n'a jamais sérieusement tenté d'en reconquérir les provinces, se contentait d'une vague suzeraineté nominale sur certains princes locaux. Des dynasties autochtones ou d'origine perse ont fondé, dans cette contrée, plusieurs royaumes plus ou moins indépendants ou vassaux: Cappadoce, Pont, Bythinie, Arménie-Atropagène, etc. Toutefois, ces régions, à l'exception de l'Atropagène, refuge du zoroastrisme, subissent profondément l'emprise de la civilisation hellénique. Leurs dirigeants adoptent la langue, l'art et jusqu'aux coutumes des Grecs. Amputé de l'Asie Mineure, le royaume

séleucide est ainsi coupé de la Grèce par voie de terre; il ne communique avec le monde hellénique que par la mer, dominée par les Lagides d'Égypte.

4. Phénicie

La Phénicie et la Palestine joueront, sous les monarchies hellénistiques d'Asie et d'Égypte, comme sous les divers régimes qui avaient précédé ces monarchies, leur rôle d'objets de convoitises, d'enjeux et de champs de batailles, entre les pays du Nord et ceux du Sud.

a. Sous Alexandre

Sous Alexandre, les cités phéniciennes, détachées de la satrapie continentale perse dont le centre était Damas, forment une zone maritime distincte et autonome. «La Phénicie conserva son régime toujours un peu spécial à raison de sa situation et de sa destinée. Les petits États qui accueillirent le vainqueur continuèrent à vivre sous leurs rois indigènes.»²

Tyr, qui avait résisté à Alexandre, est soumise, avec son territoire, à un chef de forteresse grec (*phrouarque*). Gaza, détruite comme Tyr, est repeuplée par des populations voisines et devient une place d'armes.

Les États phéniciens d'Arvad, Gebal, Sidon, qui avaient accueilli le conquérant, conservent leurs rois nationaux, mais ne formeront plus une puissance maritime ni politique importante. Ce rôle de cité commerciale et maritime sera tenu par les villes gréco-égyptienne d'Alexandrie et gréco-syriennes d'Antioche et de Séleucie. Au-dessus des roitelets phéniciens, domine une sorte de vice-roi macédonien, chargé de recevoir les tributs et les impôts.

Commerçants et marins, Phéniciens et Grecs n'étaient pas des étrangers les uns pour les autres. Les contacts des deux peuples, qui remontent très haut dans le temps, sont poursuivis après l'expansion macédonienne. Concurrents et rivaux sur les mers et dans les ports, leurs occupations identiques créaient entre eux, par-dessus les conflits et les luttes, une mentalité et une civilisation quasi communes. Le joug des Perses, vers la fin de leur domination, avait contribué à rapprocher les Phéniciens et les Grecs. Si Tyr résista à Alexandre, c'est parce qu'il venait en maître; elle avait accepté de reconnaître sa suzeraineté.

Réalistes et pratiques, les Phéniciens se rallièrent très vite au Conquérant macédonien. L'Empire universel qu'il fondait ouvrait à leur activité des horizons plus vastes. Les commerçants phéniciens accompagnèrent les

² F.-M. Abel, *op. cit.*, II, p. 126, 127.

armées gréco-macédoniennes à travers toutes les régions de l'Asie. Dans l'entourage du Conquérant, en Perse, figurent des Phéniciens, des Syriens, des Egyptiens. «Des marchands phéniciens avaient même suivi la terrible marche d'Alexandre à travers la zone désolée de Gédrosie», dans l'Inde occidentale.

b. Sous les successeurs d'Alexandre

Après la mort du Conquérant, la Phénicie redevint, avec la Palestine, l'enjeu des luttes entre les généraux macédoniens, notamment les diadoques d'Égypte et de Haute Syrie. En l'espace de quelques années, elle passera, plus d'une fois, des mains des Ptolémées d'Égypte à celles des Séleucides d'Asie, sans manquer même celles des Antigonides de Macédoine.

Occupée, en 320, par Ptolémée, la Phénicie, en 318, tombe au pouvoir d'Antigone. Par le partage d'Ipsos, en 301, elle est du lot de Séleucus; mais Ptolémée, qui l'avait réoccupée à cette date, refuse de l'évacuer, et Démétrius, fils d'Antigone, tenait toujours Tyr et Sidon, que Ptolémée reprendra en 283. Seule la cité phénicienne d'Arvad relevait d'Antioche. Ce n'est qu'à partir de 198 que l'ensemble de la Phénicie sera rattaché aux Séleucides.

En dépit de ces bouleversements, la Phénicie se relève assez vite, signe de son éternelle vitalité. Tyr elle-même, à peine sortie de ses ruines, semble avoir recouvré sa force et son indépendance. Lorsqu'en 318 Antigone l'attaqua, elle refusa de se soumettre et ne tomba que par trahison, après un siège maritime qui dura treize mois. Cette longue résistance montre que la vieille métropole phénicienne, privée de sa suprématie maritime, avait recouvré sa prospérité, grâce à ses industries et au transit des caravanes. La pourpre et les verreries de Tyr, Sidon, Arvad, étaient toujours célèbres. Mais ces ressources importantes ne purent rendre à la cité tyrienne le rang qu'elle avait jadis acquis, grâce à sa flotte de commerce et de guerre. Aucune autre ville phénicienne ne jouera plus désormais un rôle important dans le domaine maritime.

c. Régime politique des cités phéniciennes

Sous les royautés hellénistiques, les cités phéniciennes étaient toujours, comme sous Alexandre, gouvernées par leurs rois nationaux. Leur indépendance relative leur permettait de trafiquer de leur influence dans les conflits des monarques d'Égypte et de Syrie et de garder, des deux côtés, des relations commerciales. Elles avaient, en outre, à l'égal des villes grecques ou grécisées, le rang de «cité», c'est-à-dire le droit d'avoir des gouvernements municipaux autonomes, sous l'autorité suzeraine du souverain hellénistique. Ce régime spécial, les cités phéniciennes l'ont conservé pen-

dant toute la durée des royaumes hellénistiques, tant sous la suzeraineté de l'Égypte lagide que sous celle de la Syrie séleucide.

Le territoire phénicien, à cette époque, s'étendait d'Orthosia (Tartous) aux frontières de l'Égypte. Il était partagé entre les cités-Etats suivantes, qui battent monnaie: Arados (Arvad); Orthosia (Tartous); Tripolis; Botrys (Batroun); Byblos (Gebaïl); Barytos (Beyrouth); Sidon (Saïda); Tyr (Sour). Plus au sud, s'égrènent les villes de Ptolémaïs (Akka, Acre), Joppé (Jafa), Ascalon et Gaza.

d. La Phénicie et la route des Indes

L'Empire d'Alexandre, qui avait placé sous une même autorité toutes les régions et toutes les voies commerciales du Proche-Orient, avait ouvert aux Phéniciens des possibilités dont ils ne manquèrent pas de profiter. Des trois routes qui reliaient les Indes et l'Asie centrale à la Méditerranée et à l'Europe, celle qui aboutissait à la côte phénicienne, par l'Euphrate, Palmyre, Damas ou Homs, était négligée au profit des deux autres: celle du Nord, par l'Iran-Anatolie-Détroits, et celle du Sud, par l'Arabie et la Mer Rouge.

Le démembrement de l'Empire d'Alexandre mit fin au système de l'économie universelle, inauguré par le Grand Macédonien. La route des Indes, c'est-à-dire le commerce indien et extrême-oriental, dominera désormais la politique des monarchies hellénistiques, notamment celle des Séleucides d'Asie, et les opposera les unes aux autres. Séparée de la route du Nord par les divers Etats d'Asie Mineure, la monarchie séleucide était écartée de la voie méridionale, dont le dernier tronçon (Mer Rouge—Tyr—Gaza ou Alexandrie) était sous le contrôle de l'Égypte.

La route centrale aboutissait sur la côte de la Méditerranée orientale: Syrie et Phénicie. Les cités phéniciennes étaient donc un point terminal où aboutissaient partiellement les caravanes venant, soit par la route centrale, soit par la route méridionale. Sous l'hégémonie lagide ou séleucide, la Phénicie drainait une partie importante du trafic et du transit des deux routes des Indes. De là, les guerres syro-égyptiennes, qui opposeront, pendant près de trois quarts de siècle (275—198), les monarchies lagide et séleucide. A l'issue de ces guerres, Phénicie et Palestine passeront sous la suzeraineté des Séleucides.

e. La Phénicie et l'hellénisme

Depuis les guerres médiques, et particulièrement depuis l'épopée du grand Macédonien, les progrès de l'hellénisme et l'influence de la Grèce n'ont fait que croître en Phénicie, comme d'ailleurs en Asie. Les modes et les usages s'en inspirent. La langue grecque, langue internationale du commerce, de-

vient bientôt la seconde langue de la côte. Après 300, les Phéniciens avaient déjà choisi des noms purement grecs ou grécisés, pour désigner leurs villes, leurs fleuves, leurs dieux. Sour devient *Tyr*: Gebal, *Byblos*; Arvad, *Arados*; Béryte, *Laodicée du Liban*; Baalbeck, *Héliopolis*, etc. Pendant un certain temps, Jérusalem fut appelée *Antioche*. Le dieu Melkart sera *Héraclès*; Eshmoun, *Adonis*; Ashtart, *Astarté*; etc. Le pays de Canaan (Liban) devient *Phénicie*; Aram, *Syrie*. Le nom grec de *Tripolis* (trois villes), qui remplace le nom cananéen ou phénicien de Wahlia (p. 157 et 308), lui est resté jusqu'à nos jours. Mais la langue, les usages et coutumes locales, ne disparurent pas pour autant en Phénicie. Le vieux fonds sémitique est demeuré vivace. A l'ère chrétienne, la langue phénicienne, qui avait depuis longtemps disparu des inscriptions, était encore usitée à Byblos et à Tyr.

II. Aperçu historique de l'Empire séleucide (275-64). Rapports avec l'Égypte et Rome

1. *Les Séleucides et les Lagides: rivalités et conflits.* *Les «guerres syriennes» ou syro-égyptiennes (275—198)*

a. *Causes de conflits*

Si *Séleucus* a choisi, comme centre de son vaste Empire asiatique, la province périphérique de Haute Syrie, de préférence à la Babylonie plus centrale, c'est que, d'une part, Antioche est plus proche de l'Égypte et de la Grèce, et que, d'autre part, le centre de gravité économique du vieil Orient, depuis la conquête d'Alexandre, s'est déplacé vers la Méditerranée, grâce à l'extension de l'activité maritime dans cette mer. Le rôle des antiques capitales continentales est, en effet, terminé. Memphis, Thèbes, Babylone, Ninive, Suse, Damas, Jérusalem, céderont le pas désormais aux capitales situées le long de la mer: Alexandrie, Antioche, Carthage, Rome. L'Asie antérieure cesse d'être le centre du monde civilisé; l'isthme syro-mésopotamien devient une simple zone de passage terrestre. Le nouvel axe économique de l'Orient traverse, comme jadis, la Méditerranée; mais il gagne désormais les Indes par le canal Nil-Mer Rouge, et non par la Mésopotamie; il pénètre la Mer Noire par les Détroits. Avec Carthage, et avec Rome qui s'oriente à ce moment vers la mer, le monde occidental prend plus d'importance; il détermine, avec l'Extrême-Orient qui surgit lui aussi, un nouvel équilibre. L'Égypte est le point de contact entre l'Occident et le monde asiatique; c'est ce qui explique la prodigieuse prospérité d'Alexandrie. L'Europe occidentale entre dans l'Histoire.

L'hégémonie maritime, dans la Méditerranée orientale, appartient à l'Égypte. Cette hégémonie ne peut toutefois s'affirmer et se maintenir que par la possession des ports phéniciens et égéens. C'est pour cette raison que les Lagides d'Alexandrie se sont emparés de Tyr et de Sidon, ainsi que des îles de Chypre et de Délos. Mais les Séleucides d'Antioche, dont la politique d'empire continental a échoué, sont décidés à leur disputer cette hégémonie maritime. En Occident, la suprématie maritime appartient à Carthage; mais elle est contestée par Rome. Ces luttes pour l'hégémonie maritime, entre Antioche et Alexandrie, comme entre Rome et Carthage, expliquent toutes les grandes guerres des III^e et II^e siècles (p. 389—390).

En 278, Ptolémée II, qui possède déjà la Palestine et la Phénicie, s'installe à Milet, à Chios et à Samos, menaçant les quelques possessions séleucides de la côté égéenne et enfermant l'Empire d'Antioche entre les pinces d'une gigantesque tenaille. En Cilicie, en Lycie, à Rhodes, à Chypre, les deux adversaires s'affrontent. Garder des fenêtres ouvertes sur la Méditerranée et sur l'Égée était, pour le royaume séleucide, affaire de vie ou de mort. Par son expansion maritime à l'Ouest, l'Égypte, puissance de premier ordre, menaçait l'existence même du royaume séleucide. De là une série de conflits épuisants, dénommés «guerres syriennes», qui ne sont, en réalité que la répétition des vieux conflits qui ont constamment opposé les pays du Nil et de l'Euphrate. «Question syrienne» et «question d'Orient» (les Détroits) mettront aux prises, comme par le passé et dans l'avenir, les monarques gréco-macédoniens d'Asie, d'Égypte et d'Europe.

Succédant aux luttes qui aboutirent, au bout d'un demi-siècle (323—275), au partage définitif de l'Empire d'Alexandre, les guerres dites syriennes, qui se prolongeront pendant près de quatre-vingts ans (275—198), épuiseront les monarchies hellénistiques d'Orient, ruineront les populations orientales et prépareront la voie au redressement de l'Iran et à la conquête romaine. En outre, «si la civilisation grecque ne s'implanta pas aussi fermement en Asie qu'elle aurait pu le faire, la faute en retombe sur ces guerres.»³

b. Première guerre syrienne (275—271)

En 315, Ptolémée I, maître de l'Égypte, avait donné asile à Séleucus, gouverneur de Babylone, et, en 312, le rétablit dans sa capitale. Par le partage d'Ipsos (301), la Syrie est attribuée à Séleucus. Mais Ptolémée en occupe la partie méridionale (Phénicie et Palestine) (p. 383). Séleucus, qui devait au roi d'Égypte sa vie et son nouveau royaume, se garde de les revendiquer et remet à plus tard une intervention armée en Syrie-Sud.

Antiochus I (281—261), fils et successeur de Séleucus, grand administrateur et constructeur de villes, néglige les provinces d'Asie Mineure, dont les dynastes font défection, pour porter toute son attention sur la Syrie méridionale qu'il entend enlever à Ptolémée II. Il commence par s'allier avec Magas, demi-frère de Ptolémée II, qui gouvernait Cyrène (Libye).

En 275, la première guerre syrienne, ou plus exactement syro-égyptienne, éclate et durera jusqu'en 271. Battu, Antiochus abandonne au vainqueur, outre la Phénicie et la Palestine, une grande partie de la côte d'Asie Mineure. Le roi de Pergame, qui, pratiquement indépendant des Séleucides, a déjà formé un puissant royaume en Asie Mineure, inflige à Antiochus une humiliante défaite à Sardes.

³ W. Tarn, *La civilisation hellénistique*, p. 19.

c. *Deuxième guerre de Syrie (261–247)*

Antiochus II (261–246), fils du précédent, espère recouvrer du prestige en vengeant les défaites de son père et en conquérant la Syrie-Sud. Dès son avènement, il déclenche les hostilités contre l'Égypte. Cette seconde guerre de Syrie traînera en longueur, parce que le Séleucide est obligé d'employer son armée ailleurs.

En 250, en effet, Diodote, vice-roi de Bactriane, en Iran, s'émancipe des Séleucides et se proclame roi (p. 392). En 249, la Parthie et l'Hyrcanie, foyers d'agitation des disciples de Zoroastre, se révoltent à leur tour.

Battu sur mer par l'Égypte, Antiochus réussit cependant à obtenir de cette dernière une paix relativement avantageuse. La Phénicie jusqu'à Béryte, la Cilicie, une partie de la côte d'Asie Mineure sont abandonnées au roi d'Antioche. D'autre part, Ptolémée, qui prépare vraisemblablement à son profit une union future de l'Égypte et de la Syrie jusqu'à l'Euphrate, donne en mariage à Antiochus sa fille Bérénice, avec, comme dot, la Syrie-Sud (247).

Ces conditions généreuses octroyées par le Lagide n'étaient pas pour plaire à Laodice, cousine et première épouse d'Antiochus, qui, répudiée et retirée à Ephèse, y ruminait sa vengeance. En 246, Antiochus II est empoisonné et Bérénice et ses enfants, massacrés.

d. *Troisième guerre de Syrie (245–241)*

Le sang répandu par la vengeance implacable de la reine répudiée est la cause de la troisième guerre de Syrie, justement dénommée, par les historiens, «la guerre de Laodice». Les deux adversaires sont Séleucus II (246–223), fils de celle-ci, et Ptolémée III.

A la tête d'un corps expéditionnaire concentré à Chypre, le roi d'Égypte débarque par surprise à Séleucie, s'empare d'Antioche et atteint même le Tigre (245). Mais des troubles en Égypte l'obligent à rentrer précipitamment dans sa capitale.

Reprenant courage, soutenu par des villes grecques d'Asie Mineure, par Rhodes et par les rois du Pont et de Macédoine, Séleucus II réoccupe la Haute Syrie et pénètre en Coelé-Syrie, où il est cependant arrêté. En 241, une paix temporaire réconcilie les deux adversaires. Ptolémée III récupère quelques places sur les côtes d'Asie Mineure et conserve, en plus de la Coelé-Syrie et de la Cilicie, la cité-port de Séleucie qu'il avait occupée au début des hostilités.

En 225, Antiochus, frère cadet de Séleucus II, se révolte. Fort de sa qualité de gendre du roi de Bythinie, confiant en la valeur de ses mercenaires gaulois et soutenu par Mithridate, roi du Pont, il défait Séleucus à Ancyre (Angora). L'Empire séleucide est partagé entre les deux frères;

Antiochus reçoit l'Asie Mineure, au nord du Taurus; mais il est dépouillé de ses possessions par Attale, roi de Pergame, et meurt obscurément. Séleucus II est tué au cours d'une expédition contre Pergame (223), et son successeur, Séleucus III, disparaît au cours de la même année.

e. Antiochus le Grand restaure l'Empire

Antiochus III (223—187), dit le Grand, frère et successeur de Séleucus III, hérite d'un royaume amoindri et presque isolé. L'Égypte lui ferme la mer. Mais avant de l'attaquer, il doit régler de graves problèmes internes. De nombreux gouverneurs, dont deux frères du monarque, s'arrogent des droits souverains en Asie Mineure, Médie et Perse.

f. Quatrième guerre syrienne (219—217)

Sans perdre de temps, Antiochus, qui a terminé ses préparatifs, se rend, en 221, en Iran, d'où il procède à la pacification et à la réorganisation des provinces orientales. Se retournant ensuite contre l'Égypte, il entre vainqueur à Tyr et à Acre (220). Mais à Raphia (217), il est obligé de s'incliner devant Ptolémée IV, qui arrive à sa rencontre avec des forces supérieures composées d'éléments égyptiens indigènes. La Phénicie et la Palestine restent à l'Égypte.

En 214, Antiochus rétablit son autorité sur ses possessions d'Asie Mineure. De 212 à 204, il parcourt, à la tête de 100.000 fantassins et 20.000 cavaliers, les régions de son vaste Empire. Poussant jusqu'à l'Inde, il conclut, avec les princes indigènes, des conventions d'amitié (206).

g. Cinquième guerre syrienne (200—198). Conquête de la Phénicie et de la Palestine par Antiochus III

Les problèmes intérieurs étant réglés, l'apparente tranquillité des provinces de l'Empire permet à Antiochus de reprendre les campagnes contre l'Égypte, pour venger la défaite de Raphia.

Alexandrie, qui dominait la Méditerranée orientale, était l'alliée de Rome, maîtresse de la Méditerranée centrale. Contre ce bloc égypto-romain, Antiochus prépare, avec Carthage, maîtresse de l'Occident, et avec la Macédoine, une coalition tripartite. L'opposition des deux « axes » annonce une conflagration mondiale, une guerre générale entre les grandes puissances de l'époque.

Philippe V de Macédoine, qui convoite l'Égée, se prépare à refouler l'Égypte de cette mer. Ptolémée V, un enfant de cinq ans, demande à Rome et à Pergame de l'aider. Mais Rome, absorbée par ses luttes contre la Macédoine et contre Carthage, hésite à répondre à l'appel de l'Égypte. Quant à Pergame, elle est immobilisée par la crainte d'une intervention macédonienne.

Profitant de ces circonstances, Antiochus III, en 200, envahit le royaume de Pergame dont le roi était l'agent de Rome. Se tournant ensuite vers le Sud, il entame la cinquième guerre syrienne, qui se termine, en 198, par la défaite de l'Égypte et la conquête de la Phénicie et de la Syrie. L'ancien Empire achéménide est reconstitué par le roi d'Antioche; il s'étend de la Méditerranée et de l'Égée jusqu'aux Indes, et tient toutes les côtes maritimes depuis les frontières égyptiennes jusqu'aux Dardanelles.

h. La Grande Syrie séleucide

Après la conquête de la Phénicie et de la Coelé-Syrie, la *Grande Syrie* est unifiée sous le sceptre des rois grecs d'Antioche. «La division de la grande stratégie syrienne ne paraît pas avoir été uniforme, car, encore plus que sous Séleucus II en 244, elle comprenait des rois, des dynastes, des cités et des nations.»⁴ On y dénombre les grandes divisions suivantes:

Séleucide ou Haute Syrie: Elle comprend quatre provinces: Antiochide, Séleucide en Piérie, Laodicène-sur-mer, Apamée sur l'Oronte. Cette dernière englobait l'ancienne province de Hamath jusqu'au désert.

Coelé-Syrie: En font partie la Coelé-Syrie proprement dite (Békâ actuelle), entre Liban et Anti-Liban, et le territoire de Damas.

Viennent ensuite: *Galaatide* (nord de la Transjordanie); *Samaritide*; *Judée*; *Idumée*, plus au sud; *Paralia* (ancienne Philistie), zone côtière; et enfin la *Phénicie*. Sauf cette dernière, gouvernée par ses rois nationaux, toutes ces provinces sont administrées par des hyparques grecs.

2. *L'Empire séleucide et la puissance romaine. Rivalité et conflit armé. Défaite d'Antiochus III*

a. Germes de conflit

La victoire d'Antiochus III sur l'Égypte, son extension en Asie et son entente avec la Macédoine inquiètent Rome. Celle-ci, craignant une coalition, contre elle, de l'Asie séleucide et de la Grèce, encourage l'Égypte, Pergame, Rhodes et Athènes. Affermie par sa victoire de Zama (202) contre le célèbre général carthaginois Hannibal, Rome bat la Macédoine et s'approprie sa flotte (197).

Ayant commis l'erreur de ne pas être intervenu contre Rome pendant qu'elle luttait contre la Macédoine, Antiochus se trouve maintenant tout seul en face d'une grande puissance militaire, devenue, par surcroît, après sa victoire contre Carthage et la Macédoine, une grande puissance navale, maîtresse du bassin central et occidental de la Méditerranée.

⁴ Abel, *op. cit.*, II, p. 133.

Le grand duel, entre le continent asiatique et l'Occident européen, entre la terre et la mer, va de nouveau reprendre. Dans ce conflit, qui n'est que la répétition des guerres médiques ou gréco-perses, l'Asie sera, cette fois, représentée par le roi grec d'Antioche, tandis que l'Europe et la mer auront Rome pour champion. Une nouvelle guerre de Troie, déclenchée par les Romains, les portera, mille ans après les Achéens, vers Byzance et les Détroits (p. 122).

Maître du golfe Persique, par la Babylonie, et de la Mer Rouge, par la Palestine, Antiochus, qui avait besoin de Byzance et des Détroits pour dominer la Mer Noire, s'installe, en 196, sur l'Hellespont (Dardanelles).

Ayant soumis les cités grecques d'Italie ou Grande Grèce, comme elle avait jadis soumis les cités italiotes, Rome, qui venait de neutraliser Carthage, désire maintenant étendre son hégémonie sur la péninsule hellénique, plongée dans l'anarchie depuis la défaite de la Macédoine.

b. Antiochus en Thrace et à Byzance (195)

Antiochus, qui venait d'accueillir à sa cour Hannibal vaincu et fugitif, cherche à restaurer, à son profit, l'unité du monde gréco-égéen. A cet effet, il franchit l'Hellespont et pousse jusqu'en Thrace. Rome, qui surveille son activité, le somme de ne pas attenter à la liberté des cités helléniques. Mais les Grecs eux-mêmes étaient indifférents à la querelle dont leur pays était l'objet. Les riches en voulaient aux Romains, qui, avant d'évacuer la Grèce, avaient établi un régime de protectorat qui restreignait la liberté de leurs cités. Quant aux «pauvres, qui rêvaient de réformes sociales, (ils) ne pouvaient avoir de gratitude envers une puissance qui n'avait rien tenté pour soulager leur infortune.»⁵

En 195, Antiochus, qui vient de faire sa paix avec Ptolémée V, auquel il donna en mariage sa fille Cléopâtre I, occupe Byzance. Smyrne, attaquée, réclame le secours de Rome, qui envoie trois légats chargés d'écouter les doléances contre le monarque syrien. En 192, les Etoliens de Grèce demandent à Antiochus de les délivrer du joug romain; il répond à leur appel et la guerre éclate.

c. Défaite d'Antiochus à Korykos et à Magnésie (190)

Hannibal, réfugié auprès d'Antiochus, conseille d'attaquer les Romains dans leur propre pays et propose une alliance offensive avec Carthage. Mais les généraux gréco-syriens, effrayés d'un plan aussi audacieux, le repoussent. D'autre part, Antiochus, au lieu de pénétrer en Grèce, vide encore de Romains, s'attarde devant Smyrne et recule devant les difficul-

⁵ R. Cohen, *op. cit.*, p. 631, 632.

tés d'une mobilisation générale. Lorsque, quelque temps après, il débarque en Achaïe avec dix mille fantassins, cinq cents cavaliers et six éléphants, et que Rome, de son côté, envoie 22.000 Romains, le choix des Grecs était fait entre les deux adversaires.

L'initiative passe aux Romains, auxquels se rallient les Grecs. La flotte syrienne est détruite à Korykos (190), et Antiochus est refoulé de l'Héllespont par les Romains aidés des Macédoniens. Repassant en Asie, Antiochus y réunit 70.000 guerriers et attend les envahisseurs au nombre de 30.000. En 189, le Séleucide, qui essuie à l'est de Magnésie (Lydie) une écrasante défaite, se retire à Apamée (Asie Mineure) et met fin à la guerre.

d. La paix d'Apamée (188)

La paix d'Apamée est désastreuse pour la monarchie séleucide. Outre le paiement d'une indemnité de guerre considérable, le roi d'Antioche donne vingt otages, dont le prince héritier, remet sa flotte aux Romains, évacue toute l'Asie au-delà du Taurus et s'engage à livrer Hannibal. Mais ce dernier avait déjà pris la fuite vers un asile plus sûr. L'Égypte, comme les cités grecques, passe dans la sphère d'influence de Rome. L'Empire d'Antiochus, qui demeure encore immense, ne se relèvera plus de ce choc qui, en le coupant de ses voies d'accès à l'Occident, le laisse dans un équilibre instable.

Rome victorieuse plane au-dessus des immenses territoires qu'elle vient de libérer. En Grèce d'Europe, dont elle méprise les minuscules cités, elle accroît les possessions de ses alliés au détriment de ceux qui lui étaient hostiles. Toutefois, traitant durement et dédaigneusement les uns et les autres, elle provoque contre elle, en Grèce, une hostilité unanime. Les Grecs lui reprochent sa politique «pleine d'hypocrisie et de brutalité».

e. Rome et l'Empire séleucide après Apamée

En Asie, comme en Grèce, Rome n'entendait pas s'emparer de territoires. Elle accroît les territoires de ses alliés, particulièrement d'Eumène, roi de Pergame, dont le royaume devient le plus important en Asie Mineure. Les possessions de Rhodes ont quadruplé; quant aux villes grecques d'Asie Mineure, elles sont déclarées libres.

L'Empire séleucide, après le traité d'Apamée, était encore bien vaste. Il comprenait la Syrie, la Phénicie, la Palestine, la Cilicie, la Mésopotamie et la plupart des provinces de l'Iran. Seule, la Parthie, profitant du désastre de Magnésie, avait, comme jadis la Bactriane, proclamé son indépendance.

Réalisé par Alexandre le Grand et repris par ses successeurs séleucides, le grand dessein des rois achéménides, qui tendait à constituer un

grand Empire orienté à la fois vers la Méditerranée et l'Extrême-Orient, a définitivement échoué avec la défaite d'Antiochus le Grand.

Depuis la paix d'Apamée (188), Rome, qui domine désormais l'économie méditerranéenne et les routes maritimes, se lance dans une politique orientale brutalement impérialiste. Après la destruction de Carthage (146), la guerre sera, pour les Romains, une source de bénéfices, une entreprise financière, dirigée par les banquiers et les financiers de la cité romaine. L'asservissement des peuples orientaux et l'exploitation des richesses de l'Orient continueront, comme par le passé, sous d'autres formes et au bénéfice de nouveaux maîtres.

3. Désagrégation et ruine de l'Empire séleucide. *Révolte des Juifs et querelles dynastiques*

a. Déclin de l'Empire séleucide

Pressé par le besoin de payer l'indemnité de guerre aux Romains, *Séleucus IV* (187—175), fils et successeur d'Antiochus III, multiplie les impôts, mécontente ses sujets et périt assassiné par son ministre.

Son frère et successeur, *Antiochus IV Epiphane* (175—164), est un souverain remarquable et populaire, qui réorganise son royaume et lui donne une grande puissance.

En 169, il envahit l'Égypte et s'impose protecteur de Ptolémée VI. En réaction, les Alexandrins, encouragés par Rome, proclament roi Ptolémée VII, frère cadet du protégé d'Antiochus. Furieux, ce dernier revient en Égypte et assiège Alexandrie. Brutalement sommé, par un ambassadeur romain, de quitter l'Égypte, le roi de Syrie s'exécute et rentre dans son pays.

Après l'échec humiliant d'Antiochus en Égypte, l'Empire séleucide commence à se désagréger, pour retourner «aux espaces nationaux naturels: Iran, Afghanistan, Syrie du Nord», Phénicie, Palestine. Les successeurs d'Antiochus IV assisteront impuissants «à cette dissolution du grand empire bigarré, aggloméré par les Achéménides, mais qui, par une pente naturelle, tend à revenir à ses divisions géographiques normales»⁶.

Le court et bienfaisant règne d'Antiochus IV est troublé par deux événements qui précipiteront la désagrégation et la ruine de l'Empire: la guerre contre les Juifs et les querelles dynastiques.

b. Révolte des Juifs (164)

Sous les royautés hellénistiques, les Juifs, qui continuent à former un

⁶ De Laplante, *op. cit.*, I, p. 150.

monde à part, furent la seule race à résister à l’empreinte de l’hellénisme. La Judée, qui subit avec résignation la domination des Ptolémées d’Égypte, ne s’accommoda guère de la domination des Séleucides de Syrie.

Fidèles à leur politique habituelle, les Séleucides, qui n’aiment pas intervenir dans les questions religieuses de leurs sujets, n’avaient porté aucune atteinte à la religion juive. Ce furent les Juifs hellénisants qui, par une querelle intestine, provoquèrent la première intervention des autorités gréco-séleucides.

Antiochus IV, humilié par les Romains qui venaient de l’expulser de la Vallée du Nil, se rend à Jérusalem où, pendant son absence en Égypte, le parti des hellénisants avait été renversé. Encouragé par la désunion des Juifs et talonné par le besoin d’argent, le roi d’Antioche se fait conduire au Temple et s’empare d’une partie du trésor sacré. En outre, pour résister contre l’ombre menaçante de Rome, il veut consolider son Empire en unifiant ses peuples par la civilisation et la religion helléniques.

A la suite d’une émeute où des milliers de Juifs furent tués, un gouverneur militaire est installé à Sion et une citadelle grecque, l’*Akra*, est bâtie et tenue par une solide garnison. La pratique de la religion juive est interdite et l’idole de Zeus olympien, sous les traits d’Antiochus lui-même, est érigée dans le Temple de Jérusalem.

Cette politique maladroite provoque, chez les Juifs, une levée en masse qui prend le caractère d’une réaction nationale et groupe, contre les Grecs, tous les éléments de la nation persécutée. L’idéal du Juif, même hellénisé, et celui du Grec procèdent de deux cultures antagonistes (I, p. 130–131).

«Tous deux désiraient la liberté politique, mais, pour le Grec, la liberté était une fin qui s’exprimait dans une communauté libre à gouvernement indépendant, faisant sa propre loi et adorant les dieux qu’il lui plaisait; pour le Juif, c’était un moyen qui empêchait qu’on troublât sa dévotion à une Loi divine que l’homme ne pouvait modifier, et à un Dieu, à côté de Qui il n’y avait pas d’autre objet de vénération.»⁷

La révolte trouva ses chefs dans la famille des Macchabées. Occupé sur l’Euphrate dans une guerre contre les Parthes, Antiochus IV ne put opposer toutes ses forces à l’insurrection. Le gouverneur grec fut vaincu et tué; quatre armées gréco-syriennes eurent le même sort. *Judas Macchabée* (166–160) rentre dans Jérusalem et purifie le Temple, en le réaffectant au culte du vrai Dieu (164).

En 163, *Antiochus V* (164–162) reprend Jérusalem et la démantèle; en 160, son successeur, *Démétrius I* (162–150), bat Judas Macchabée et réduit la révolte.

⁷ W. Tarn, *op. cit.*, p. 206.

c. Querelles dynastiques

Depuis la mort d'Antiochus IV, l'Empire séleucide s'acheminait vers la désagrégation. Sous Antiochus V, homme jeune et faible, Rome obtint la destruction de la flotte de guerre syrienne.

En 150, Alexandre *Balas* (150—145), qui prétendait être fils d'Antiochus IV, envahit la Syrie. Se proclamant roi, il est appuyé et reconnu par Rome et l'Égypte. Ptolémée VI, qui convoite la Syrie, donne à Balas sa fille Cléopâtre. Un autre Séleucide, *Démétrius II* (146—125), dispute le trône à Balas. Rompant avec ce dernier, Ptolémée VI occupe la côte syrienne et, reprenant sa fille Cléopâtre, il la donne à Démétrius II. Balas est vaincu et tué (145).

Les excès commis par les troupes mercenaires de Démétrius II provoquent contre lui une violente opposition. *Antiochus VI* (144—142), fils de Balas, est désigné, puis assassiné par un général de son père, qui prend le pouvoir sous le nom de *Tryphon* (142—139). La Syrie avait deux rois: *Tryphon* et *Démétrius*. Celui-ci, parti pour l'Asie, laisse la régence à sa femme Cléopâtre. En 139, *Antiochus VII* (139—129), frère de Démétrius, qui a été capturé par les Parthes, vient de Rhodes, épouse Cléopâtre et se débarrasse de Tryphon.

Antiochus VII est le dernier des grands monarques séleucides. Il renforce son royaume, soumet la Judée, reprend la Mésopotamie et chasse les Parthes de Médie. Mais ces guerres, la révolte juive, et les querelles dynastiques avaient épuisé les forces des Séleucides, en même temps que leurs ressources financières et militaires.

d. Indépendance de la Judée (142)

En 147, *Jonathas Macchabée* (160—143), frère de Juda, pratiquement indépendant, s'empare de Jafa. Son frère *Simon* (143—135), allié et protégé de Rome, est reconnu, par le souverain séleucide, comme grand prêtre héréditaire et prince des Juifs. Il obtient, en 142, le départ de la garnison gréco-syrienne qui occupait la citadelle de Jérusalem, et fonde la dynastie des *Asmonéens*, qui finira avec l'avènement d'Hérode le Grand, en 40 avant J.-C.

e. Les Parthes occupent la Mésopotamie (129)

En 129, les Parthes, remués par une invasion de Nordiques barbares qui déferlent sur les provinces orientales de l'Iran, pénètrent en Mésopotamie. Ils enlèvent Séleucie sur le Tigre et en font leur capitale. Surpris dans ses quartiers d'hiver, Antiochus VII est pris et tué (129).

Libéré par le roi des Parthes, dont il avait épousé la fille, Démétrius II rentre en possession de son royaume réduit à la Syrie-Nord. Il reprend

son ancienne femme Cléopâtre, veuve d'Antiochus VII, mais disparaît rapidement (125). Son fils aîné, qu'il avait eu de Cléopâtre, s'empare du trône; mais il est empoisonné par sa mère, qui entendait exercer seule le pouvoir. Cléopâtre s'adjoint, comme roi, son fils *Grypos*, qui s'empresse de l'empoisonner.

f. Extension du royaume de Judée

En Judée, le grand prêtre *Jean Hyrcan* (135–104), qui a succédé à son père Simon, se lance dans une politique d'extension et entreprend de reconstruire le royaume de David. Les fortifications de Jérusalem sont reconstruites; Edom, Sichem, Samarie et une partie de la Transjordanie sont conquises. Ce prêtre-roi entreprenant réussit à gagner l'alliance de Rome. Après sa mort (104), ses deux fils, *Hyrcan* et *Aristobule*, se feront la guerre pendant vingt ans.

g. Agonie de l'Empire séleucide (120–83)

Les roitelets séleucides, des prétendants et des aventuriers, continuent à se déchirer dans la Syrie morcelée, qui se trouve ramenée au temps qui précédait la conquête assyrienne. Abandonnées à elles-mêmes, les grandes cités se donnent à de petits tyrans qui les défendent contre les incursions. Des chefs arabes se taillent des principautés là où il leur plaisait: les Ituréens, venus du sud-est syrien, s'établissent à l'est du Liban, et les Nabatéens de Pétra (Transjordanie) soumettent Damas (85). La Judée est indépendante sous ses rois nationaux.

h. Fin du royaume gréco-syrien des Séleucides (83)

En 83, Tigrane, roi d'une Arménie unifiée, soumet une grande partie de la Syrie et met fin à la domination séleucide. Mais l'hégémonie arménienne disparaît lorsque le général romain Lucullus, pénétrant en Arménie, renverse Tigrane (66). Sous *Antiochus XIII* (66–64), instauré par Lucullus, la Syrie est la proie d'une anarchie indescriptible.

i. La Syrie, province romaine (64)

C'est comme des sauveurs que les Romains vont apparaître dans cette contrée, pour y rétablir l'ordre et relever les Grecs défaillants. En 64, «*Pompée descendit en Syrie*, dit Plutarque, et comme elle n'avait pas de roi légitime, il en fit une province romaine». En 63, Jérusalem se donne au nouveau conquérant.

j. L'œuvre politique des rois séleucides

Agglomérat de races et de pays divers groupés par une dynastie et une

classe dirigeante étrangères, l'Empire séleucide est une construction nécessairement fragile. Ne disposant ni de la Macédoine, ni de la péninsule grecque, pour y puiser de nouveaux et continuels renforts, cette formation politique artificielle, épuisée par des guerres continuelles, devait fatalement se désagréger pour «revenir à ses divisions géographiques normales», «aux espaces nationaux naturels». Loin de s'étonner de la décomposition et de l'effondrement de cet Empire, on doit, au contraire, admirer que les rois séleucides aient su, en dépit des conditions défavorables, organiser des territoires aussi vastes et aussi disparates et les garder, sous leur autorité, pendant plus de deux siècles.

III. L'Empire séleucide et l'hellénisation de l'Asie

1. *Les civilisations hellénistiques en général*

a. *Diffusion de la civilisation hellénistique en Orient*

Après la conquête du Proche-Orient par les Gréco-Macédoniens, Athènes cessa d'être la capitale intellectuelle de la Grèce. Alexandrie, Antioche, Sidon, Tarse, Ephèse, Pergame, Rhodes, héritèrent de son lustre. Mais c'est surtout Alexandrie, la ville où se concentra particulièrement la vie hellénique, qui prendra, dans le monde gréco-oriental, un rang primordial qu'elle gardera pendant plusieurs siècles.

Le rôle des civilisations hellénistiques, issues de la civilisation grecque, fut capital dans l'histoire de l'humanité. C'est par elles que Rome connut la Grèce antique. En Orient, à partir de 300 avant J.-C., tout est grec d'apparence. En Phénicie, Syrie, Egypte, l'hellénisme cherche à transformer l'art local; il franchit les déserts et pénètre dans les Indes. Les grands Etats sont grecs par leurs institutions. L'industrie, le commerce, restent aux mains des Grecs. Poètes, historiens, philosophes, mathématiciens, même d'origine «barbare», jugent bon de parler et d'écrire en grec. Même après la conquête romaine, bien que la puissance matérielle des Hellènes soit brisée, leur hégémonie spirituelle se prolongera encore. Ils enveloppent d'une atmosphère grecque le monde proche-oriental.

b. *La cité, fondement de l'Etat hellénistique*

Pour helléniser le Proche-Orient, gouverner ses vastes Etats et réaliser la fusion de ses races diverses, Alexandre avait projeté la coopération des divers éléments de son Empire. Différent du plan d'Alexandre, celui de ses successeurs était de faire de la race gréco-macédonienne la race dominante.

Pour asseoir cette domination étrangère, les royautes hellénistiques, et particulièrement la monarchie asiatique des Séleucides, fondent leurs Etats sur un vaste réseau de cités et de colonies plus ou moins grecques. La cité hellénique leur paraissait offrir la seule base d'un Etat stable, parmi la multitude des indigènes orientaux.

c. *Caractère de la cité hellénistique*

Le terme de *cité*, dans la théorie grecque, ne s'applique pas à toutes les

villes, si grandes soient-elles. Une agglomération humaine n'était une « cité » que si elle possédait un gouvernement municipal autonome et certains organismes de vie corporative. Les rouages essentiels étaient les suivants: les citoyens, divisés en tribus; un conseil choisi par ces tribus; des magistrats responsables, élus ou tirés au sort; des terres; des lois; des finances municipales; et, généralement, un mur d'enceinte.

Un groupe d'habitations, qui ne possédait pas ces signes distinctifs, était un village, quelle que soit sa dimension. Pour les Grecs, Babylone, Memphis, Jérusalem, qui n'avaient pas ces caractéristiques, n'étaient, à proprement parler, que des villages. Par contre, les villes phéniciennes, dont l'organisation répondait à ces conditions, recevaient le titre de « cité ».

A côté de la *cit*é, d'autres formes intermédiaires surgirent: les *colonies*, communautés à organisation citadine et quasi autonome, habitées par des colons et immigrés grecs. L'appauvrissement de la Grèce d'Europe et l'extension de l'hégémonie hellénique en Proche-Orient avaient provoqué un véritable exode de populations grecques vers les pays de l'Est. Aux vétérans de l'armée et aux colons de Grèce, on adjoignit des indigènes.

La langue officielle et des affaires fut le grec, et les dialectes indigènes furent refoulés dans les campagnes. Les noms macédoniens et dynastiques, donnés à une ville indigène, indiquaient que celle-ci était transformée en cité, transformation qui s'opérait par étapes. Le droit de cité hellénique sera accordé progressivement à beaucoup de non-Grecs.

d. Milieu social, économique et culturel

Les habitants des campagnes et des régions agricoles ne comptent pas au point de vue politique. Ce sont partout des paysans et des cultivateurs indigènes qui, sous toutes les dominations, ont toujours peu évolué. Leur condition n'est pas quasi servile, comme en Egypte, mais celle de serfs achetés et vendus avec la terre. Les Séleucides avaient conservé la coutume, immémoriale en Orient, de prendre un dixième de la récolte; ils partageaient les pertes du paysan quand l'année était mauvaise. Aussi, dans l'ensemble, les ressources foncières des Séleucides étaient-elles inférieures à celles que les Lagides tiraient de l'Egypte.

Dans les villes, où une aristocratie de richesse et un corps de fonctionnaires tiennent le premier rang, l'élément populaire forme une masse anonyme et sans droits politiques. Une multitude d'affranchis, de gens de métiers, d'esclaves, vivent dans la dépendance des riches et des fonctionnaires. Une foule confuse d'individus hétérogènes, de conditions et de professions diverses, constitue une classe moyenne, incapable d'une action concertée et continue. Une classe cultivée et restreinte recherche l'élégance, la finesse de l'esprit, la culture intellectuelle, littéraire et scientifique.

Un langage et une éducation commune, aidés par l'internationalisation du commerce, propagent la littérature, la science et la philosophie grecques. La liberté de pensée est entière. La nationalité et la haine de race disparaissent à l'arrière-plan. Mais si l'esprit grec joue un rôle prépondérant, la contribution des non-Grecs à la culture hellénistique n'est pas absente.

e. Vie intellectuelle

L'époque hellénistique n'a que faiblement enrichi le patrimoine poétique de la Grèce; mais elle a accompli dans la littérature savante une œuvre considérable. La critique philosophique et littéraire, la grammaire, l'histoire et la géographie ont fait de sérieux progrès.

La période hellénistique vit naître les deux grandes sectes philosophiques: le Stoïcisme et l'Epicurisme.

La science hellénistique a apporté une contribution importante à l'ensemble des connaissances que la Grèce a léguées aux civilisations postérieures.

Les productions admirables léguées par l'art grec antérieur favorisaient les imitations. Pourtant, l'invention, dans l'ensemble des œuvres de ce temps, se manifeste par un grand nombre de productions d'art: architecture, sculpture, peinture, etc.

f. Parallèle avec la société moderne

La société hellénistique a connu une civilisation, une liberté de pensée et des problèmes sociaux, qui préfigurent grandement ceux des temps modernes. «La ressemblance de cette société avec la nôtre est, à première vue, saisissante; même complexité d'Etats, grands et petits, aux formes politiques différentes, les unes plus avancées que les autres, mais à l'intérieur d'une commune civilisation... Ainsi l'éternelle préoccupation des prix et des salaires, le socialisme et le communisme, la grève et la révolution, le développement des idées d'humanité et de fraternité entremêlées de querelles violentes; l'émancipation de la femme et la restriction de la population; les questions de franchise et (peut-être) de représentation; l'émigration du prolétariat; une science exacte juxtaposée à une superstition grossière; une vaste littérature, souvent compétente, qui embrasse tous les domaines de l'activité humaine, mais ne produit plus d'écrivains comparables aux grands noms du passé; l'expansion de l'instruction d'où résulte une masse de demi-éduqués;...

Mais ces parallèles ne doivent pas être poussés trop loin... Par exemple, une grève égyptienne et une grève moderne, le communisme stoïcien et le communisme moderne ne se ressemblent que de loin. Et, au

fond, gisaient deux différences radicales et cruciales; le monde hellénistique était vide de machines et plein d'esclaves . . . Trop souvent, les aspirations vers la liberté et la fraternité, et même les véritables révolutions, entraînent un sentiment d'irréalité, quand on se souvient qu'une grande partie de la population était, pour la masse, exclue de leur objet.»⁸

g. Régime politique des royautes hellénistiques

Les royautes hellénistiques «étaient toutes des monarchies militaires, fondées sur le pouvoir absolu d'un seul homme. Dans chacune d'elles domine une volonté souveraine. A la tête de l'Etat, plus de magistrats élus, mais un maître héréditaire, servi par ceux qu'il choisit lui-même; et, par conséquent, plus de citoyens, mais des sujets . . . Donc, plus de vie politique à proprement parler; ce qui en subsiste çà et là, par exception, ne dépasse guère l'horizon municipal; médiocres querelles intérieures à propos de petits intérêts . . . C'était dans l'armée que résidait la force de l'Etat. Et ces armées, entretenues et soldées par le trésor royal, étaient . . . entièrement dans la main du roi. Pour alimenter son trésor, il fallait que toutes les ressources du pays fussent à sa discrétion . . .

Celles de ces monarchies qui étaient proprement orientales, la monarchie des Séleucides, celle des Lagides, héritières des traditions de l'Asie et de l'Egypte, ne conféraient pas seulement à leurs représentants la puissance militaire et politique; elles en faisaient des dieux. Aux religions nationales et à celles de la Grèce, s'ajoutait la religion du roi. Celui-ci devenait pour ses sujets l'objet d'un culte. Une majesté divine enveloppait sa personne. C'était trop peu pour lui que d'imposer à tous l'obéissance, il lui fallait encore l'adoration. Jusque-là confinés en Orient, ces sentiments pénétrèrent alors dans le monde grec, et la consécration qu'ils y reçurent leur valut de se faire accepter plus tard du monde romain.

Ces rois de l'époque hellénistique sont tous, à l'imitation d'Alexandre, des fondateurs de villes . . . A ces villes, ils donnent souvent des noms qui rappellent leurs propres noms ou ceux des membres de leurs familles . . . Ces capitales deviennent des foyers renommés de culture . . . Des bibliothèques (sont fondées, où les souverains rassemblent) des manuscrits, achetés souvent à grands frais . . . Le plus frappant est l'effacement de l'élément populaire. Le peuple, qui était presque tout dans les républiques grecques, n'est plus rien dans les royaumes hellénistiques. Les habitants des campagnes . . . ne comptent plus au point de vue politique; ils deviennent d'ailleurs de moins en moins nombreux, car la vie urbaine exerce autour d'elle une attraction puissante.»⁹

⁸ W. Tarn, *La civilisation hellénistique*, p. 9 et 10.

⁹ M. Croiset, *La civilisation de la Grèce antique*, p. 258, 259, 261.

2. La royauté séleucide

L'Empire séleucide comprenait la Syrie, la Phénicie, la Palestine, la Mésopotamie, l'Iran occidental, et, nominalement, quelques régions d'Asie Mineure. Ce complexe de pays et de races groupés ensemble par une dynastie étrangère qui gardera sa langue, sa culture et ses usages propres, ne formera jamais un Etat organique.

a. Monarchie absolue de caractère divin

Successeurs d'Alexandre et, par droit de conquête, du Roi des Rois, les rois séleucides sont des chefs légitimes, tant pour leurs sujets hellènes que pour les autres habitants de l'Empire. Assimilés à des divinités auxquelles on rend un culte ou des honneurs, leur autorité, aux yeux des indigènes, est d'essence divine. Mais le sens religieux, à leur époque, semble être en baisse dans l'Asie antérieure; aussi, leur qualité de dieux ou de vicaire des divinités ne fut-elle pas un facteur essentiel de leur puissance.

Héritière de la tradition asiatique, la monarchie séleucide était absolue; le pouvoir du roi n'est limité par aucune assemblée. Appointés par le roi, les nobles n'étaient que des fonctionnaires. Adoptant les méthodes et le style orientaux et asiatiques, la cour séleucide ne conserve, comme éléments grecs, que le langage et les costumes d'intérieur. Héritée de la Perse achéménide, cette forme de monarchie passera, par les Séleucides et les Sassanides, à la Rome de Dioclétien et à Byzance.

b. Armée, flotte, administration

L'armée et la flotte séleucides n'étaient guère redoutables. L'armée, formée en grande partie d'Asiatiques, est une sorte de milice et les officiers, des propriétaires terriens.

Imparfaitement centralisée, la monarchie séleucide comprenait, à côté de la cour et de ses services, ceux de l'administration régionale, hérités du régime achéménide. Comme sous les Perses, la satrapie est une entité administrative, possédant sa capitale et ses services, sous la haute autorité d'une sorte de vice-roi ou *stratège*; ce dernier concentre entre ses mains les pouvoirs administratifs, judiciaires, financiers et militaires; il est assisté d'un trésorier et d'un grand prêtre. Un statut spécial régit le domaine royal et ceux des temples et des cités grecques. Le domaine royal, qui comprend l'ensemble des terres conquises, est laissé aux indigènes contre des redevances.

c. Les cités séleucides

La monarchie séleucide s'appuyait sur les agglomérations citadines, d'où

la fondation d'une multitude de cités grecques ou grécisées, qui dominent les régions environnantes. Toutefois, dans ces cités, l'élément indigène est souvent prépondérant en nombre.

Le développement du trafic maritime fait passer au premier plan le rôle de la route commerciale qui mène du golfe Persique à la Méditerranée. Les villes d'Asie Mineure perdent de leur importance, au profit de celles de Syrie-Mésopotamie. Des dizaines d'Antioches, de Séleucies, de Laodicées, dont plusieurs d'entre elles n'étaient que des bourgades, sont semées entre l'Oronte et le Tigre.

Antioche de l'Oronte, première capitale de l'Empire, est un nœud de routes. Elle avait quatre quartiers distincts, dont un seul réservé aux Grecs. Jouissant de grands privilèges, elle comptait 100.000 habitants environ et était réputée comme une ville de luxe et de plaisir.

Séleucie de Piérie, débouché d'Antioche, est l'un des ports les plus importants de l'Empire. Jouissant de grands privilèges, elle comptait 6.000 habitants environ. Plus au sud, *Laodicée* (Lataquié), du nom de Laodice, mère de Séleucus I, est aussi un bon port.

Apamée sur l'Oronte est une forteresse, un entrepôt et un centre agricole. *Doura-Europos*, bâtie sur un gué fréquenté de l'Euphrate, est une véritable cité grecque; tandis que *Séleucie sur le Tigre*, seconde capitale de l'Empire, est une ville cosmopolite, peuplée de Grecs, de Babyloniens, de Phéniciens, de Syriens, d'Iraniens et de Juifs. Sa population est de 100.000 habitants environ.

Outre ces cités, nommons encore *Suse*, devenue Séleucie, *Babylone*, qui a été restaurée, *Arados* et *Sidon*, en Phénicie, et, en Palestine, *Jérusalem*, gouvernée par son grand prêtre.

Toutes ces villes, pivots de l'Empire et centres de diffusion de l'hellénisme, ne pouvaient subsister et prospérer que par le négoce. Aussi, les rois séleucides concentrent-ils tous leurs efforts vers le développement du commerce extérieur. Les échanges sont facilités par la frappe abondante d'une monnaie d'argent; les autorités tolèrent le bilinguisme dans les documents privés et officiels, allègent les taxes, construisent des routes, créent une poste d'Etat. Des villes côtières de Syrie et de Phénicie, partent des services de transport maritime vers l'Egée, et des caravanes vers Antioche, Doura-Europos et Séleucie du Tigre. Mais ces villes prospères, helléniques ou hellénisées, ne sont que des oasis au milieu de l'immense masse des populations indigènes. Sujettes ou alliées du roi, elles paient des impôts en compensation des grandes étendues de terres royales transformées en terres municipales. La cité phénicienne d'Arados reçut de Séleucus II des privilèges, y compris le droit de donner asile à des réfugiés politiques.

3. *L'hellénisation de l'Asie*

a. *Rôle de l'Empire séleucide*

L'Empire asiatique des Séleucides, qui dura plus de deux siècles, eut dans l'histoire un rôle considérable. Il assura par son action la pénétration réciproque des civilisations et des religions de la Grèce et de l'Orient. Des villes et des colonies grecques sont fondées, un peu partout, sur toute l'étendue de l'Asie antérieure. Des hommes et des idées sont semés à travers tout un monde. La langue grecque se propage, accompagnant les commerçants et les soldats.

En apprenant à parler grec, les peuples de l'Orient deviennent aptes à s'imprégner des idées de la Grèce. Laisant de côté ce qui ne s'accommodait pas à leur mentalité propre, les peuples orientaux y introduisent des éléments nouveaux empruntés à leur passé. Mais nulle part, sauf chez les Juifs, la civilisation hellénique ne rencontra de forte résistance.

La Perse avait imposé un semblant d'unité aux pays d'Orient. Par une sorte de continuité historique, l'administration séleucide était inspirée de l'administration achéménide, qui, elle-même, s'était peut-être inspirée de l'administration assyrienne. Les Séleucides cherchèrent à reprendre le plan d'Alexandre, qui voulait utiliser les Perses comme gouverneurs de provinces. Ils ressuscitèrent la Babylonie et l'on assista à une renaissance de la littérature cunéiforme. La religion babylonienne fut favorisée; le temple de Mardouk, l'Esagyl, construit à Babylone sous Hammourabi (vers 2000), reconstruit et embelli au cours des siècles (p. 255-256), fut restauré. Mais l'élément perse demeura hostile aux Séleucides.

b. *L'hellénisation des cités*

C'est surtout dans les villes, ces piliers de l'Empire, que l'hellénisation se propage, au point de donner à ces agglomérations un aspect et une physionomie helléniques. Outre les villes neuves, forgées de toutes pièces, un grand nombre de villes asiatiques, telles que les cités phéniciennes, syro-mésopotamiennes ou iraniennes, adoptent des noms grecs.

Le droit grec fait son chemin et les formes légales grecques pénètrent profondément. La langue grecque est aussi très employée par les Orientaux. Le syriaque et l'araméen contiennent de nombreux mots empruntés au grec. Mais les langues indigènes se conservent, surtout dans les districts ruraux. A Byblos et à Tyr, le phénicien était encore usité à l'ère chrétienne. Le bilinguisme était toléré dans les contrats, comme dans les documents officiels. Le terme de «grec» dénotait quelquefois la civilisation et non le sang.

Cependant, et peu à peu, le nombre des citadins indigènes augmentera de plus en plus, et leur culture, qui n'est que simplement éclip­sée, renaîtra progressivement avec le temps.

c. Les masses populaires imperméables à l'hellénisme

A la différence des classes moyennes et des élites citadines, les classes populaires et les masses rurales conservèrent une indifférence prolongée à l'égard de la culture hellénique qu'elles ne comprennent pas. Les habitants des régions agricoles, qui vivaient dans les villages, étaient partout des paysans et des cultivateurs indigènes, qui conservaient leur langue et leurs coutumes.

d. Renaissance de la culture orientale

Au déclin de la dynastie séleucide, les villes orientales, même les cités purement grecques, renferment une partie nombreuse d'éléments indigènes, continuellement en voie de croissance. Le Grec perd du terrain, à cause de son mélange avec des souches autochtones. D'origine étrangère, les Séleucides ne disposaient pas de la contrée hellénique pour y puiser de nouveaux et frais renforts. Aussi, dans de nombreuses villes, la place des indigènes devient considérable; celle des Sémites y est parfois prépondérante. Les Grecs n'y sont que rarement en majorité.

Tite-Live disait des villes d'Asie Mineure qu'elles ressemblaient à des îlots grecs battus par une mer «barbare». On peut en dire autant de toutes les colonies grecques d'Asie, dans les dernières décades de la domination séleucide. Même dans les régions où l'influence de la civilisation grecque était prépondérante, en Syrie, Phénicie, Mésopotamie, on voit le vieux fonds araméen, phénicien et chaldéen, remonter à la surface. Les Sémites de ces régions conserveront intactes leurs coutumes ancestrales.

Extrêmement étendue dans l'espace et rapidement propagée, la civilisation hellénique en Asie n'était donc que de surface. «L'Orient n'était pas conquis. Il était trop profondément lui-même, et cela remontait trop loin dans le passé, pour qu'il pût livrer son âme. Les masses populaires continuaient à parler leurs idiomes maternels, à poursuivre leurs voies traditionnelles, à adorer les dieux de leurs ancêtres. Au-delà des côtes de la Méditerranée, le placage grec s'amincissait, et des centres helléniques, tels que Séleucie sur le Tigre, n'étaient que des îlots grecs sur un océan tout oriental. Il n'y avait pas eu fusion de races et de cultures, conformément au rêve d'Alexandre; il y avait des Grecs et une civilisation grecque au sommet, avec, au-dessous, un mélange de peuples et de cultures asiatiques. Les qualités de l'esprit grec ne pénétraient pas celui de l'Orient... Au contraire, avec le temps, les modes orientaux de la pensée et du sentiment

remontaient au jour parmi les Grecs dirigeants, et par eux, se répandaient vers l'Occident . . . Le Grec était tout prêt à accueillir les dieux de l'Orient comme essentiellement identiques aux siens propres, mais, comme en réalité le Grec ne croyait pas, tandis que l'Asiatique croyait, les dieux orientaux survécurent alors que les dieux grecs mouraient . . . Les Grecs offraient à l'Orient la philosophie, l'Orient offrait à la Grèce la religion; ce fut la religion qui l'emporta, parce que la philosophie n'était qu'un luxe accessible à quelques-uns, et que la religion apportait la consolation au grand nombre . . . Un monde désillusionné, exploité, accablé par les guerres, se trouvait heureux de renaître à la foi et à l'espérance. L'effet le moins attendu, mais le plus profond qui résulta des conquêtes d'Alexandre, fut ainsi l'orientalisation de l'âme de l'Europe.»¹⁰

e. *Œuvre culturelle des Séleucides*

Il ne faut donc pas s'exagérer le rôle des cités séleucides dans l'hellénisation de l'Asie. Sous les derniers des Séleucides, «on verra dans la cité presque entièrement grecque de Doura-Europos, le vieux fonds araméen remonter à la surface; en pleine Mésopotamie, on assistera au réveil de l'antique civilisation iranienne. En Phénicie, en Palestine, les Sémites conserveront intacts leurs coutumes ancestrales, et en Syrie, les Grecs n'arriveront pas toujours à lutter victorieusement contre une foule de traditions séculaires. Certes, le philhellénisme sera de mode à la cour des Arsacides; mais le peuple ignorera tout de la civilisation grecque . . . Disons donc nettement que si l'on devait mesurer uniquement une œuvre à son succès immédiat, absolu, celle des Séleucides serait manquée. Ils ont échoué dans la tâche qu'ils s'étaient proposés d'accomplir: ils n'ont pas hellénisé l'Asie. Mais en semant, comme ils l'ont fait, et sans compter, à travers tout un monde, des cités, des hommes, des idées, ils ont permis à d'autres de moissonner . . . A Antioche, le nom de chrétien paraîtra pour la première fois. Rome peut venir, car tout est prêt. Et c'est elle qui va se charger de répandre, d'abord en Asie même et ensuite en Europe, les trésors dont son génie sait deviner la valeur pour l'humanité.»¹¹

¹⁰ Durant, *Histoire de la civilisation*, T. VI, p. 160, 161.

¹¹ R. Cohen, *op. cit.*, p. 531, 532.

IV. Le royaume gréco-égyptien des Ptolémées

« Plus court encore que celui de Bonaparte », . . . le séjour d'Alexandre en Egypte, a-t-on noté avec justesse, n'en a pas moins été décisif sur les destinées de ce pays . . . Le vainqueur d'Issos laissait derrière lui Alexandrie. Il laissait aussi quelques-uns de ses meilleurs compagnons. Il avait, entre la vieille terre des Pharaons et sa patrie, renoué des liens millénaires, soigneusement entretenus jusqu'au milieu du IV^e siècle . . . A la mort d'Alexandre, l'Egypte paraît résignée à subir l'occupation militaire macédonienne. En peu de temps, elle a déjà été dotée d'une capitale, d'institutions d'apparence grecque qui se superposent au vieux fonds national. Elle est entrée à nouveau dans l'orbite du monde méditerranéen. »¹²

1. *L'Egypte sous les Ptolémées*

a. *Le roi lagide*

Successeur d'Alexandre et des Pharaons, roi par la volonté des dieux de l'Egypte, le souverain lagide, comme son collègue séleucide, détient un pouvoir absolu et à caractère divin. Ptolémée I, à sa mort, fut promu dieu; ses descendants seront dieux à leur avènement. L'autorité suprême se transmet de père en fils et peut être exercée par les filles. Comme au temps des pharaons, les mariages entre frères et sœurs de sang royal sont admis. Un conseil assiste le roi dans l'expédition des affaires courantes.

Incarnation de l'Etat, le roi prétend posséder tout le sol de l'Egypte, « gagné par la lance », à l'exception d'Alexandrie et de Ptolémaïs. Les terres sont concédées à des particuliers; les redevances en blé, produit principal de l'Egypte, sont fournies en nature. La condition des paysans qui travaillent la terre est toujours misérable. L'Etat s'intéressait à l'amélioration de la terre et non à celle du peuple qui l'entretient.

Comme les Séleucides, les Lagides furent de grands marchands. L'Egypte, domaine privé des Ptolémées, est l'objet d'un système de nationalisation très poussé, qui servira, en grande partie, de modèle à la bureaucratie de la Rome impériale. Les Lagides furent les plus grands marchands de grains de leur époque. Les impôts sont plus lourds que du temps des Pharaons. L'huile, la fabrication du papyrus et autres produits sont le grand

¹² R. Cohen, *op. cit.*, p. 542.

monopole royal. La mauvaise condition des ouvriers, comme celle des paysans, est révélée par le grand nombre des grèves que l'Égypte antique a toujours connues. Sans vouloir opprimer les Égyptiens, les rois lagides n'avaient aucun désir de leur venir en aide, sauf celui de les conserver aptes au travail.

Ainsi, et tandis que les Séleucides luttèrent, non sans succès, pour élever et propager la civilisation dans leur vaste Empire asiatique, les Lagides se contentèrent d'administrer leur domaine et de remplir leur Trésor.

b. Administration

Les Lagides ont copié l'organisation administrative et la bureaucratie pharaoniques. Un *nomarque*, haut dignitaire civil, gère les circonscriptions ou *nomes*; un chef militaire ou *stratège* lui est adjoint.

Des juges grecs appliquent le droit hellénique. Pour les litiges entre indigènes, des magistrats égyptiens appliquent les coutumes locales.

Véritables soutiens de la monarchie, l'armée et la marine sont l'objet de l'attention particulière du souverain. L'armée est formée de volontaires grecs et de mercenaires barbares. Depuis la bataille de Raphia (217), les éléments égyptiens deviendront de plus en plus nombreux.

Tolérants en matière religieuse, les Lagides respectent la religion des Égyptiens et favorisent le clergé indigène. Mais en dépit de cette politique libérale, ils ne réussirent pas à désarmer l'hostilité des masses autochtones.

Comme l'agriculture et l'industrie, le commerce extérieur est encouragé. Un trafic maritime intense s'établit entre Alexandrie, les ports phéniciens, Chypre, Rhodes, l'Égée. Le canal de Nékao est rétabli entre le Nil et la Mer Rouge (p. 267).

c. Alexandrie, seconde Athènes

Née par la volonté d'Alexandre, Alexandrie, dont le commerce fera la fortune, compte, sous les Ptolémées, 300.000 habitants environ. Aux Grecs et aux Égyptiens, s'ajoutent des Ethiopiens, des Phéniciens, des Syriens, des Palestiniens, des Juifs, des Perses.

Les Ptolémées cherchent à faire d'Alexandrie une seconde Athènes. Le Musée est fondé et fait fonction d'Université. La première bibliothèque de l'antiquité est créée; elle réunit près de 200.000 rouleaux. Les hommes de lettres sont encouragés et subventionnés. Une littérature se forme, dont le caractère prédominant est scientifique: science de la nature, mathématiques, érudition historique et mythologique, critique, philologie. La poésie y est florissante. Des penseurs et des mathématiciens acquièrent une célébrité universelle. L'épicurisme et le stoïcisme se partagent les préférences du monde antique. L'art gréco-alexandrin fleurit, mais l'art indigène survit

et maintient ses positions. Enfin, c'est surtout par Alexandrie que les Romains seront mis en contact avec la civilisation de la Grèce.

d. Politique extérieure

Sur le plan extérieur, les Ptolémées ont repris la politique millénaire des Pharaons. Guère impérialistes, ils se confinent dans une politique strictement égyptienne, orientée, comme jadis, vers la protection de leurs frontières asiatiques et vers les centres économiques de la Méditerranée orientale. Les régions de l'antique Canaan et de l'Égée sont indispensables à la Vallée du Nil, tant comme zone de sécurité que comme débouchés. Aussi, en quelques années, Ptolémée I, qui s'installe à Alexandrie et non à Memphis, occupe-t-il la Palestine, Tyr et Sidon, Chypre et Délos.

e. L'Égypte indigène réfractaire à l'hellénisation

La population indigène de l'Égypte, qui compte, sous les Lagides, 8 à 9 millions d'âmes, ne s'est guère transformée sous le voile transparent de l'hellénisme. Elle continue la vieille Égypte pharaonique, avec sa langue, ses coutumes et ses mœurs. L'administration, les colonies militaires, l'armée, la marine, sont organisées à la grecque; la langue officielle est le grec. Mais aucune fusion sérieuse ne sera vraiment réalisée entre la minorité dominante des Grecs et la majorité écrasante de la masse égyptienne dominée.

«Jamais entre les orgueilleux vainqueurs et les vaincus pleins de dédain pour eux, entre Grecs et autochtones ne sera vraiment réalisée la fusion rêvée par Alexandre. Jamais, même au IIe siècle, quand il perd déjà toute pureté et s'orientalise, l'hellénisme ne pénétrera profondément dans les couches de la population indigène... Nulle part n'est perceptible une durable influence grecque sur l'évolution générale, sur la mentalité même du pays... Pour admirable qu'il ait été, le rayonnement de l'hellénisme en Égypte a été strictement limité aux environs de quelques sites privilégiés». ¹³ Ces sites sont: le *Fayoum* et les cités de *Naucratis*, *Ptolémaïs* et *Alexandrie*.

A la différence des Séleucides, qui créèrent en Asie des dizaines de cités helléniques, les Ptolémées furent convaincus, dès le début, qu'ils ne pourraient fonder, dans une Égypte surpeuplée et à population dense, un État solide sur la base de la cité grecque. Ptolémée I ne fonda qu'une seule cité, Ptolémaïs, en Haute Égypte, pour contrebalancer le centre d'influence cléricale de Thèbes. En Palestine, la ville d'Aké (Acre) devint Ptolémaïs et Rabath Ammon, l'actuelle Amman, *Philadelphie*.

¹³ R. Cohen, *op. cit.*, p. 555, 556.

D'autre part, et contrairement au système d'Alexandre le Grand, qui entendait confier aux Egyptiens, sous son autorité, le gouvernement civil du pays, les Ptolémées gouvernèrent la vallée du Nil en pays conquis. Mais le Grec resta un étranger isolé parmi la masse des indigènes. Un fossé profond sépara constamment la population égyptienne et l'Etat grec qui la gouvernait.

«L'Egypte avait été, et pendant des siècles, une nation: elle n'est plus, sous les Ptolémées, qu'un Etat . . . D'ailleurs, le vrai mérite des Ptolémées semble bien être ailleurs qu'en leur essai d'hellénisation de l'Egypte. En lui donnant trois cents années de sécurité relative contre les nomades, ils lui ont donné du même coup une prospérité enviable»¹⁴.

f. Renaissance du sentiment national égyptien

Lorsque l'immigration des Grecs commença à se ralentir, l'élément hellénique perdit du terrain devant les Egyptiens, et le pouvoir militaire de la dynastie des Lagides dégénéra rapidement.

Au II^e siècle, le sentiment national se réveilla chez les Egyptiens. A partir de 216, des soulèvements commencent et se répètent. En dépit de leurs efforts pour gagner les indigènes, les Ptolémées ne réussissent pas à créer une monarchie nationale. Après 200, la politique égyptienne des rois semble donner des fruits. Des noms grecs et égyptiens apparaissent dans une même famille, et une nouvelle classe mixte se forme. Au premier siècle, l'Egypte est en voie d'absorber l'élément hellénique. Certains Grecs apprennent l'égyptien et adoptent la religion et les coutumes locales, même celle de l'embaumement. Mais Rome, intervenant à temps, occupe l'Egypte, relaie les Grecs épuisés et sauve ce qui restait d'hellénisme dans ce pays.

2. Aperçu historique de l'Egypte ptolémaïque

Après la mort d'Alexandre, les généraux, qui avaient maintenu nominale-ment l'unité de l'Empire et partagé entre eux le gouvernement des provinces, désignèrent le général Ptolémée pour administrer l'Egypte (322).

a. Ptolémée I (322-284), fondateur de la dynastie lagide

Souple, rusé, brave, instruit et même savant, *Ptolémée* se distingue des autres généraux d'Alexandre par un opportunisme intelligent, raisonnable et pratique. Modéré à l'intérieur, il se concilie le sacerdoce et l'aristocratie indigènes, en leur laissant leurs biens, et conserve les cadres de l'adminis-

¹⁴ R. Cohen, *op. cit.*, p. 561.

tration locale, en les coiffant de hauts fonctionnaires grecs. Une forte armée et une solide flotte lui permettent, au besoin, d'intervenir hors d'Égypte et de pratiquer parfois une politique d'expansion.

Dès 322, Ptolémée s'était emparé de la Cyrénaïque voisine. En 320, il occupe la Palestine et la Phénicie, qu'il évacue, deux ans après, pour ne pas combattre Antigone qui s'en est emparé (p. 394). En 315, il donne asile au général Séleucus, gouverneur de Babylone, qui fuyait devant Antigone; en 312, il rétablit Séleucus à Babylone (p. 398). Par le partage provisoire de 311, il est confirmé dans son gouvernement (p. 383).

En 308, Ptolémée, qui, entre-temps, a fait de l'Égypte une puissance maritime, occupe Corinthe et Mégare et intervient à Athènes. Mais, effrayé par l'activité d'Antigone, puissant en Asie Mineure, il fait rentrer ses escadres en Égypte. Poursuivie par Démétrius, fils d'Antigone, la flotte égyptienne est écrasée à Salamine de Chypre (307) (p. 383).

Pour célébrer ce triomphe, qui lui assure la maîtrise de la mer, Antigone et son fils Démétrius prirent chacun le titre de roi (306). A leur exemple, Ptolémée en Égypte, Cassandre en Grèce, Lysimaque en Thrace, s'octroient le même titre (305) (p. 383).

b. Ptolémée I occupe la Syrie-Sud (301)

Après le partage d'Ipsos (301), Ptolémée, qui s'était gardé d'intervenir dans la bataille, conserve l'Égypte et occupe la Syrie-Sud jusqu'à Arados et Damas. Bien que ces territoires, par le partage d'Ipsos, aient été attribués à Séleucus, celui-ci, qui devait à Ptolémée sa vie et son royaume, se garda de les revendiquer pour le moment (p. 398). Mais Démétrius, qui possédait encore la maîtrise de la mer, tenait Tyr et Sidon. A la chute de Démétrius (283), dans laquelle Ptolémée joua un rôle important, Tyr et Sidon retournent à l'Égypte.

En 284, Ptolémée I, ayant assuré l'avenir de sa dynastie, abdique en faveur de son fils cadet, *Ptolémée II Philadelphie*, qu'il avait de Bérénice, une ancienne maîtresse. Son fils aîné, Ptolémée Kauranos, exilé par son père, s'était réfugié auprès de Séleucus, en Asie (p. 384).

Ptolémée II (284—246) est un homme prudent et un organisateur expérimenté; nerveux et facilement irritable, il sera sous l'influence d'Arsinoé, sa sœur-épouse, et de ses nombreuses maîtresses. Peu guerrier, il laisse ses généraux et amiraux commander les expéditions militaires et navales.

c. Première guerre syrienne ou syro-égyptienne (275—271)

C'est sous le règne de Ptolémée II, en 275, on l'a vu, qu'éclate la première guerre syro-égyptienne (p. 397—398). Battue et repoussée par Antiochus I, l'armée égyptienne reprend le dessus, grâce à la reine Arsinoé qui venait

de prendre elle-même la direction de la guerre. La Phénicie et la Judée sont conservées et la domination égyptienne étendue jusqu'en Cilicie et sur la côte d'Asie Mineure (271).

d. Deuxième guerre syrienne (261–247)

Après la mort de l'énergique Arsinoé, Ptolémée II entame la seconde guerre syrienne (261–247). Après quelques succès suivis de revers, il se rapproche d'Antiochus II, qui renvoie sa femme Laodice et épouse la fille du Lagide, Bérénice (247), qui lui apporte la Syrie-Sud comme dot (p. 399). En 246, Ptolémée II meurt, après avoir réprimé à Alexandrie une formidable mutinerie de 4000 mercenaires gaulois; il laisse, consolidé, le royaume légué par son père.

e. Troisième guerre syrienne (245–241)

Ptolémée III Evergète (246–221), fils du précédent, engage, dès son avènement la troisième guerre syrienne (245–241), dite « guerre de Laodice ». Se présentant comme le vengeur de sa sœur Bérénice, femme d'Antiochus II, et de leur fils, assassinés par Laodice en 247 (p. 399), Ptolémée III occupe la Syrie septentrionale et la Cilicie. Mais Séleucus II, fils de Laodice, reprend la Cilicie et la Syrie septentrionale intérieure. Ptolémée III, qui garde Séleucie de Piérie et la Phénicie, voit sa flotte vaincue par Antigone au large d'Andros (246). Cette défaite navale enlève à l'Égypte sa prépondérance sur mer. A la mort de Ptolémée III (221), l'Égypte est épuisée par ses expéditions militaires.

f. Quatrième guerre syrienne (219–217)

Ptolémée IV Philopator (221–203), fils du précédent, recueille une situation délabrée et une armée inexistante; il laisse le gouvernement à son ministre, Sosibios, homme énergique et sans scrupules. Son adversaire, Antiochus le Grand, profitant de sa faiblesse, occupe Tyr et Ptolémaïs (Acre), et la quatrième guerre syrienne commence (219–217).

Créant une nouvelle armée, Ptolémée IV fait venir de Grèce des généraux. En outre, et bien que, depuis 312, aucun indigène n'avait porté les armes, vingt mille Égyptiens sont enrôlés dans l'armée ptolémaïque.

Prenant le commandement de sa nouvelle armée, Ptolémée IV, grâce à la bravoure de ses troupes égyptiennes, écrase les armées d'Antiochus à Raphia (217) et garde la Palestine et la Phénicie (p. 400).

Mais cette victoire, obtenue grâce au concours des Égyptiens, donne au sacerdoce et à la noblesse indigènes une idée de leurs forces et le sentiment de leurs droits. C'est à partir de cette époque, en effet, que datent

le réveil du sentiment national des Egyptiens et le commencement de leurs insurrections contre les Grecs.

g. Cinquième guerre syrienne (200—198)

Ptolémée V Epiphane (203—182), fils du précédent, est un enfant de cinq ans. Proclamé majeur à douze ans, il inaugure son règne par une amnistie et des privilèges, suivis de répressions cruelles contre les soulèvements populaires.

En 202, Antiochus le Grand, profitant de la faiblesse de l'Égypte, reprend les armes pour venger la défaite de Raphia. Il envahit la Syrie méridionale, et la cinquième guerre syrienne est ouverte (p. 400—401). En 198, l'Égypte a définitivement perdu la Syrie et la Phénicie, qui resteront désormais aux Séleucides jusqu'à la ruine de leur monarchie.

En 193, Ptolémée V, réconcilié avec Antiochus III, épouse sa fille, Cléopâtre Ière. Il maîtrise de violentes et multiples révoltes indigènes et meurt, en 182, ne laissant, comme possessions extérieures, que Chypre et Cyrène.

h. Querelles dynastiques et interventions étrangères

Sous son fils, *Ptolémée VI Philométor* (182—145), un enfant, qui épouse plus tard sa sœur Cléopâtre II, des préparatifs sont faits, en 173, pour la reconquête de la Palestine. Prévenant ces desseins, Antiochus IV envahit l'Égypte et maintient Ptolémée VI sur le trône (169). Mais le peuple alexandrin proclame roi son frère cadet, *Ptolémée VII Evergète* (169—116). Antiochus appuie son protégé, mais il est occupé ailleurs. Rome appuie Ptolémée VII, et les deux rois frères, qui règnent conjointement, se font une guerre acharnée.

Rome qui intervint dans la querelle, somme brutalement Antiochus de quitter l'Égypte et de ne plus se mêler des affaires de ce royaume (169). Le roi de Syrie s'incline (p. 404).

En 163, le royaume d'Égypte, à la demande de Rome, est divisé entre les deux frères: Ptolémée VI obtient l'Égypte et Chypre, et Ptolémée VII, la Cyrénaïque et la Libye.

Ptolémée VI, continuant la politique traditionnelle, tourne son attention vers la Syrie-Sud, dont il occupe la côte. Il meurt en 145. Ptolémée VII lui succède comme seul roi et épouse sa sœur, Cléopâtre II, veuve de Ptolémée VI, ainsi qu'une fille de celui-ci, Cléopâtre III. Les dernières années de son règne sont remplies de drames de famille et d'émeutes populaires. A sa mort (116), commence l'agonie de la dynastie.

i. *Agonie et fin de la monarchie des Lagides (116–30)*

A Ptolémée VII qui, par son testament, avait confié à Rome la protection de son royaume, succèdent ses deux fils, l'aîné, *Ptolémée VIII* (116–80), proclamé par le peuple, et le cadet, *Ptolémée IX* (116–96), choisi par sa mère, Cléopâtre III. Ce dernier laisse Cyrène à son fils illégitime qui, en 96, la lègue à Rome.

A *Ptolémée X* (80–79), qui ne fait que passer sur le trône, succède *Ptolémée XI Aulète*s (79–51), appuyé par le Sénat romain. Dilettante vicieux, il perd Chypre en 58; expulsé d'Alexandrie par le peuple soulevé, il y est ramené, sur l'ordre du Grand Pompée, triumvir à Rome, par le gouverneur romain de Syrie (55). *Ptolémée XI* meurt en 51, laissant quatre enfants, dont l'aînée, *Cléopâtre VII* (51–30), a 18 ans, et le cadet, *Ptolémée XII* (51–47), 13 ans. Ces deux souverains régneront conjointement.

Ptolémée XII fait assassiner le Grand Pompée qui, battu par Jules César dans la bataille de Pharsale, en Grèce, était venu chercher refuge à la cour du roi d'Égypte (48). Débarquant à Alexandrie, César, maître du monde, est gagné par les charmes de la reine Cléopâtre, qui est en conflit avec le roi, son frère. César bat celui-ci et rétablit la reine dans ses droits (47).

Jeune, intelligente, cultivée et séduisante, Cléopâtre régnera, conjointement avec son frère *Ptolémée XIII l'Enfant* (47–44), dans la dépendance de Rome et sous la garde de deux légions romaines. Après la mort de César, Cléopâtre, qui a subjugué le proconsul romain Antoine, maître de l'Orient, associe au trône son fils Césarion (*Ptolémée XIV*: 34–30), qu'elle avait eu de César.

Vaincus à Actium (31) par Octave, héritier de César, Cléopâtre et Antoine rentrent à Alexandrie, où ils sont bientôt rejoints par le vainqueur. Antoine se donne la mort. Cléopâtre, après avoir vainement essayé ses charmes sur le nouveau maître du monde, met fin à ses jours (30). Débarassé de ses deux adversaires, Octave, futur Auguste, fils adoptif de César, fait tuer Césarion, fils bâtard de celui-ci.

Avec le suicide de Cléopâtre et le meurtre de Césarion, la dynastie lagide et la monarchie gréco-égyptienne prennent fin, et l'Égypte est réduite en province romaine (30). Trente-quatre ans auparavant, en 64, on l'a vu, Pompée avait mis fin à la dynastie et à la monarchie gréco-syriennes des Séleucides et organisé la Syrie en province romaine (p. 407).

3. Conclusion

Nous avons vu, dans le tome premier de cet ouvrage (I, p. 422–429), que l'Empire des Hyksôs (1660–1580), dont les souverains et la classe diri-

geante sont d'origine étrangère, est un empire *égyptien* indépendant et souverain, dont le centre politique est la ville d'Avaris, dans le Delta.

Comme l'Empire des Hyksôs, le royaume des Ptolémées, dont la dynastie et la classe dirigeante sont d'origine gréco-macédonienne, est, lui aussi, un royaume *égyptien* indépendant et souverain, dont le centre politique est la ville égyptienne d'Alexandrie. Bien que, sous les Ptolémées comme sous les Hyksôs, l'Égypte soit plutôt un Etat qu'une nation, cet Etat incarne et représente l'Égypte et ne dépend d'aucun Etat étranger. Alexandre, on l'a vu, avait été accueilli par les Égyptiens, non seulement comme un libérateur qui les a délivrés du joug des Perses, mais aussi comme un fils du dieu égyptien Amon et, par suite, comme un pharaon légitime (p. 368). Il se posa en protecteur de la religion égyptienne et montra du respect pour les croyances et les coutumes du pays, pour lesquelles les Perses n'avaient montré que du mépris.

Après la mort d'Alexandre, les Ptolémées, qui lui succédèrent en Égypte, jouèrent avec une constance admirable, le rôle de pharaon, hérité du Grand Macédonien. Ils en prirent le costume, se firent adorer, comme les anciens rois d'Égypte, et prenaient part au culte rendu aux dieux et aux anciens souverains du pays, en leur qualité de chefs de la religion (p. 418). Ils conservèrent également toutes les cérémonies et tous les usages relatifs à la royauté égyptienne: mariages entre frères et sœurs, association du prince héritier au trône paternel, pratique funéraire de l'embaumement, etc.

Cependant, un fossé profond séparait les Grecs, minorité dominante et privilégiée, et les Égyptiens, qui comptaient 8 à 9 millions d'âmes (chiffre énorme pour l'époque). Une haine très vive animait les indigènes, frustrés et humiliés, contre une race étrangère qui exerçait, en sa faveur, une autorité sans limite et exploitait toutes les ressources du pays (p. 420—421).

Ce qui opposait les Grecs et les Égyptiens n'était pas dû, au fond, à une différence de race ou de religion. Pareille question n'avait pas encore, à cette époque, la grande importance qu'elle aura, par la suite, dans le domaine politique. Peuple essentiellement cosmopolite et migrateur, les Grecs ne connaissaient pas la supériorité ethnique ou raciale. D'autre part, dans un monde où régnait le paganisme, les Grecs avaient assimilé leurs dieux aux divinités égyptiennes, lesquelles reçurent des noms helléniques.

En réalité, l'antagonisme entre les deux races provenait surtout de l'opposition entre deux civilisations ou cultures différentes, produits respectifs de deux mentalités ou caractères psychologiques distincts. Les Hyksôs, on l'a vu, s'étaient égyptianisés; ils avaient adopté la langue des Égyptiens et s'étaient adaptés à leurs mœurs (I, p. 423). Chez les Grecs, qui avaient conservé leur langue et leur culture propres, la philosophie et la science

prédominaient sur la religion; tandis que, chez les Orientaux, et en particulier chez les Egyptiens, la religion était à la base de la société et marquait de son empreinte la vie tout entière (I, p. 129-140).

Aussi, et bien qu'en Egypte et en Syrie la culture et la langue helléniques aient dominé le pays et pénétré inégalement les diverses couches de la société, l'hellénisation était-elle restée superficielle: elle n'était pas parvenue à conquérir l'âme orientale (p. 420). Les classes populaires et les masses rurales avaient conservé leurs langues et leurs coutumes et, dans les régions où l'influence de la civilisation grecque était prépondérante, le vieux fonds indigène (égyptien, araméen, phénicien, chaldéen) ne tarda pas à remonter à la surface (p. 416-417). Bien plus, ce sont plutôt les Grecs d'Egypte, de Syrie et d'Asie, qui s'étaient plus ou moins orientalisés (p. 417). En effet, la civilisation hellénistique est un composé hybride, un produit de la vieille civilisation hellénique, modifié par des apports des vieilles civilisations orientales.

D'ailleurs dans tout l'Orient hellénistique, la civilisation indigène n'est pas morte. En Egypte, «on continue à construire des temples de style égyptien. La contrée en est couverte et les Ptolémées en ont fondé plusieurs, dont les restes suscitent encore l'admiration... Alors se développe un style à la fois grandiose et fleuri... Ce style a certainement son origine au temps des dernières dynasties nationales... La sculpture continue celle du passé... Il y avait aussi une littérature égyptienne. Non seulement les prêtres connaissent encore très bien la langue rituelle du passé,... mais nous pouvons aussi affirmer... que l'on écrivait dans la langue et l'écriture du temps, dite démotique, pour le public égyptien. Uniquement sans doute pour ce public: la littérature égyptienne ne rayonne pas hors d'Egypte et n'obtient que rarement la consécration d'une traduction en grec.»¹⁵

L'antagonisme entre les Grecs et les Orientaux survivra, dans le monde oriental, sous la domination successive des Romains et des Byzantins, pendant sept siècles environ (64 av. J.-C. - 640 ap. J.-C.), au cours desquels la civilisation hellénistique demeurera prépondérante. Mais la culture orientale finira par prévaloir, en Orient, sur l'hellénisme occidental: la religion prédominera sur la science, parce qu'elle «apporte la consolation au grand nombre» et que «la philosophie n'est qu'un luxe accessible à quelques-uns». En effet, lorsqu'en 640 les Arabes, champions d'une nouvelle religion orientale (l'Islam), envahiront le monde proche-oriental, leurs conceptions politico-religieuses de la société et de l'Etat seront accueillies, avec faveur, par des populations faites pour les comprendre et les adopter. Après 640, la langue grecque et la civilisation hellénistique ou

¹⁵ P. Jouguet, *L'Egypte ptolémaïque*, p. 112-113.

gréco-orientale reculeront devant la langue arabe et la civilisation islamique ou arabo-orientale.

Nous avons vu (I, p. 106) que, dès les temps anciens, et au cours de leur longue histoire, les peuples de l'Orient méditerranéen sont demeurés culturellement réfractaires à toute assimilation non sémitique. Dans cette vaste zone, les langues non sémitiques (hittite, perse, grecque, latine, turque, etc.) sont, en effet, restées confinées dans le cercle restreint des classes dirigeantes et des élites. Par contre, les idiomes sémitiques (assyro-babylonien, phénicien, amorréen, hébreu, araméen, arabe, etc.) s'y sont aisément substitué les uns aux autres, et même aux idiomes hamitiques (le phénicien en Afrique du Nord, l'arabe en Egypte et en Afrique), en pénétrant toutes les couches sociales.

Pour rendre leur joug supportable, les rois lagides ont fait revivre, en leur personne, le pouvoir absolu et divin des anciens pharaons (p. 418). «Les conséquences pratiques de cette conception de la royauté divine, nous les avons expliquées: elles se résument en la subordination totale de la terre et de l'homme à leur maître, le roi-dieu... En revanche, le roi... a la responsabilité de faire vivre, de nourrir et d'élever son peuple.»¹⁶

Nous savons, par ailleurs, que l'Egypte, à la différence de la Syrie arrosée par les pluies, est une oasis de riches terres irriguées par l'eau du Nil. Elle est d'autant plus fertile qu'elle est mieux irriguée et cette irrigation est d'autant mieux faite et la richesse du pays plus abondante, que l'effort entrepris en commun est plus grand et le pouvoir central plus fort et mieux organisé. Formant l'immense majorité de la population, le paysan égyptien, sédentaire et attaché à la glèbe, était convaincu de la nécessité de l'effort collectif: d'où sa soumission aux lois du ciel et de la terre et aux hommes qui les appliquent au nom des dieux. N'oublions pas aussi que, dans les temps anciens, la force constituait une des bases légitimes du pouvoir politique, et que, d'autre part, la souveraineté résidait dans le roi, dieu ou vicaire des dieux, et non dans la masse des sujets.

Dans le domaine de la politique extérieure, l'activité des Ptolémées continua celle des Pharaons (p. 420), à l'exception de la tendance expansionniste de ces derniers vers le Sud (Nubie), que les Lagides, absorbés par leur activité maritime, avaient nécessairement négligée. Du côté de l'Est, la politique pharaonique d'expansion vers la Palestine et la Syrie, traditionnelle depuis l'expulsion des Hyksôs (I, p. 423—429), continua, sous les Ptolémées, à s'orienter vers ces régions (p. 420).

Vrais continuateurs des grands pharaons d'Egypte, les Ptolémées «ne

¹⁶ Moret, *L'Egypte pharaonique*, p. 603—604.

purent supporter une puissance rivale entre le Nil et l'Euphrate. L'histoire de la dynastie des Lagides est remplie, on l'a vu, de leurs démêlés et de leurs guerres avec leurs frères de race et de langue, les rois séleucides de Syrie-Babylonie, continuateurs, eux aussi, de la politique de leurs prédécesseurs asiatiques (Mitanniens, Hittites, Assyriens, Chaldéens, Perses). Cette rivalité traditionnelle et multiséculaire, qui fut à l'origine des nombreuses «guerres syriennes» ou syro-égyptiennes (p. 422—423), et qui opposera, pendant les siècles à venir, les maîtres successifs de l'Égypte (Romains, Byzantins, Fatimides, Ayyubides, Mamluks) et ceux de la Mésopotamie (Parthes, Sassanides, Abbassides, Turcs-Seljoukides).

Surpassant les pharaons dans la politique commerciale (p. 418), les rois lagides réussirent à aménager une route moins dispendieuse que celle de Phénicie-Syrie-Nord, en multipliant les points de relâche sur le littoral de la Mer Rouge, et en remettant en état le canal Nil-Mer Rouge, de manière à diriger tout le trafic indo-arabique sur Alexandrie. Malheureusement, les navigateurs de cette époque, qui devaient suivre les côtes, mettaient des années pour aller aux Indes et en revenir, et le commerce par caravane était encore plus rapide et plus actif que le commerce maritime. C'est seulement vers la fin de la dynastie lagide, autour de 72, qu'un marin grec constata l'existence de la *mousson* et comprit l'importance qu'on pouvait en tirer pour naviguer en pleine mer.

Dans cette vaste extension des relations commerciales, les Ptolémées se réservèrent le monopole des transactions entre la Mer Rouge et la Méditerranée; pour ce qui est du commerce avec les Indes, ils prirent le sage parti de choisir les Arabes comme intermédiaires.

En 332, Alexandre le Grand, maître de la vallée du Nil, avait, on l'a vu, rétabli la vieille monarchie égyptienne et occupé le trône des pharaons (p. 368). En 30, Octave-Auguste balaie les rois lagides et détruit leur monarchie; réduite en province romaine, l'Égypte fera partie des provinces dites «impériales», et sera classée comme bien privé de l'empereur.

En passant sous le joug de Rome, l'Égypte perd, pour de nombreux siècles, sa vieille et longue indépendance et sa personnalité internationale, qu'elle avait su conserver depuis l'aube de l'histoire. Depuis 3300, en effet, à l'exception de quelques périodes transitoires et relativement courtes (telle la période perse), la souveraineté égyptienne fut exercée, à travers des hauts et des bas, par des monarques indépendants qui, bien que parfois d'origine étrangère (les Hyksôs, par exemple), étaient fixés dans le pays et ne dépendaient d'aucun souverain ou Etat étrangers.

A partir de son incorporation à l'Empire romain, et jusqu'à l'avènement du Califat Fatimide, soit pendant un millénaire (30 av. J.-C. — 969 ap.

J.-C.), l'Égypte, devenue une province ou plus exactement une colonie, sera administrée ou plutôt exploitée par les agents des divers empires étrangers qui domineront la vallée du Nil, et dont les capitales successives seront: Rome, Byzance, Médine, Damas, Bagdad.

D'autre part, la disparition de la monarchie lagide et de l'Etat indépendant gréco-égyptien et la réduction de l'Égypte en province romaine, ne mettront pas fin à la prééminence de la race, de la langue et de la culture grecques dans le pays. Cette prééminence, on le sait, survivra, pendant plusieurs siècles, en Égypte comme aussi en Syrie, sous l'égide souveraine des Empires de Rome et de Byzance, et ne disparaîtra qu'après la conquête arabe et l'expansion de l'Islam (640 ap. J.-C.).

Mais l'Égypte, sous les Califats successifs de Médine, de Damas et de Bagdad, demeurera une province rattachée au pouvoir central des ces Empires. Il faudra attendre l'avènement du Califat Fatimide (969), dont le centre politique et religieux sera la ville du Caire, près de l'antique et somptueuse Memphis, pour voir l'Égypte recouvrer, sous des souverains d'origine arabo-nord-africaine, son rang d'Etat indépendant et souverain, sa personnalité internationale et son rôle historique, façonnés par le cadre et la situation géographiques du pays du Delta et de la Vallée du Nil.



Carte du Proche Orient, 2000–1500 avant J.-C.



Carte du Proche-Orient, 1500–1200 avant J.-C.



Carte du Proche-Orient, 1200–750 avant J.-C.



Carte du Proche-Orient, 750–330 avant J.-C.



Carte du Proche-Orient hellénistique, 330–64 avant J.-C.